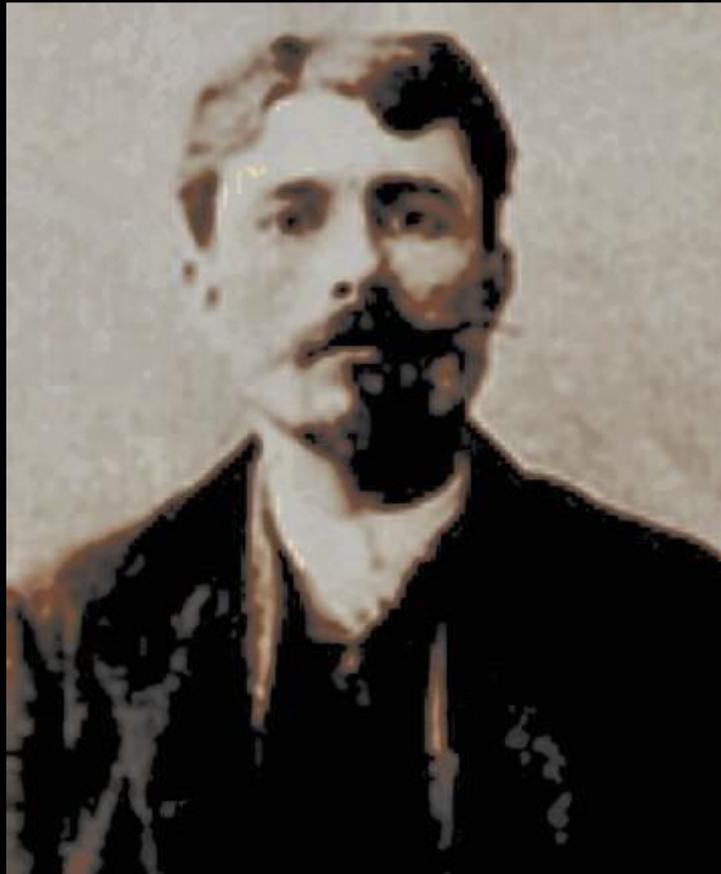


Textes choisis anarchistes d'Émile Pouget dit : le Père Peinard



12/10/1860 – 21/07/1931

Proposition de lecture & réalisation du PDF
Jo Busta Lally

Juillet 2018

dire... Grâce à toutes les découvertes espatrouillantes dont auront accouché des bougres marioles, on aura de tout à gogo.

Ce sera au point que si les richards qui, actuellement, font de leurs épates, avaient le nez assez creux pour se rendre compte du bien-être dont on jouira, ils seraient les plus enragés à réclamer

le chambardement de la vieille guimbarde sociale.

C'est qu'aussi, le bien-être qu'on pourra s'offrir sera quelque chose de bougrement plus bath, plus luxueux — et aussi plus sain, — que le bien-être que, par le temps qui court, à grands renforts de billets de mille, se paient les matadors de la bourgeoisie.

Le Père Peinard

Chanson du populo

Allegro moderato.

J'ai sou - pe d'la po - li - ti - que Les po - li - ti -
ciens Nous font u - ne ré - pu - bli - que Bonne à foutre aux chiens Peu - ple
n'sois donc plus si flê - me Au lieu d'ê - tre vo - tard Fais donc tes affair's toi -
mé - me Te dit l'pèr Pei - nard Te dit l'pèr Pei - nard.

I
J'ai soupé d' la politique !
Les politiciens
Nous font une république
Bonne à foutre aux chiens !
Peuple, n' sois donc plus si flême,
Au lieu d'être votard
Fais donc tes affair's toi-même,
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

II
Pendant que l' patron se gave,
Toi t'as le ventre creux ;
Tu n'es pour lui qu'un esclave,

Un ivrogne, un gueux.
Quoiqu'à marnier tu t'esquintes,
T'es toujours déchard ;
Faut plus qu'y s' fich' de tes plaintes
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

III
Quand tu train's ton agonie
Et qu' tu crêv's de faim,
L' candidat, par ironie,
T'appell' « souverain ».
Ce mendigot d' ton suffrage
Te prend pour jobard,
Crache lui donc au visage !
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE	P. 4
Un cochon, 1890	P. 8
Patron assassin, 1893	P. 10
Faramineuse conversation sur l'avenir, 1896	P. 12
Le muselage universel, 1896	P. 30
L'Action directe, 1904	P. 38
LES LECTURES COMPLÉMENTAIRES	P. 57



BIOGRAPHIE

Source ► http://jccabanel.free.fr/th_divers_emile_pouget_par_paul_delesalle.htm



ÉMILE POUGET est né en 1860, près de Rodez, dans le département de l'Aveyron. Son père, qui était notaire, mourut de bonne heure. Sa mère se remariera et, de ce fait, sa vie fut en quelque sorte désaxée. Néanmoins, son beau-père, bon républicain de l'époque, batailleur comme son beau-fils, perdit vite sa place de petit fonctionnaire pour avoir écrit dans une petite feuille de combat qu'il avait du reste fondée. C'est au lycée de Rodez où il commença ses études que naquit sa passion pour le journalisme. Il fonda à quinze ans son premier journal, le Lycéen républicain. Je n'ai pas besoin de dire comment ses maîtres accueillirent la petite feuille. En 1875, son beau-père mourut. Il lui fallut quitter le lycée pour gagner sa vie. Paris l'attira. [...] Employé dans un magasin de nouveautés, il se mit, la tâche terminée, à courir les réunions publiques, les groupes avancés et rapidement se donna tout entier à la propagande révolutionnaire.

Mais, déjà, l'anarchisme purement spéculatif et idéaliste ne pouvait satisfaire un sens social prononcé et, dès 1879, il prit part à la fondation, à Paris, du premier syndicat d'employés. Il y a une telle unité de vie militante chez Pouget qu'il sut bientôt décider son syndicat à publier la première en date des brochures antimilitaristes. Inutile de dire que ce fut notre syndicaliste qui la rédigea ; et j'ajoute qu'elle serait aujourd'hui impubliable aussi bien par la véhémence de son texte que par les conseils dont elle était largement émaillée. Vers les années 1882-1883, le chômage sévissait à Paris avec une certaine intensité, si bien que le 8 mars 1883 la chambre syndicale des Menuisiers convoquait les sans-travail à un meeting en plein air qui devait se tenir sur l'esplanade des Invalides. Bien entendu, le meeting fut rapidement dissous par la police, mais deux groupes importants de manifestants se formèrent : l'un prit le chemin de l'Élysée et fut rapidement dispersé, l'autre, avec Louise Michel et Pouget, dévala le boulevard Saint-Germain. Rue du Four une boulangerie fut plus ou moins dévalisée. Néanmoins, la manifestation continua et ce ne fut qu'arrivée place Maubert qu'elle se trouva en présence d'une force de police importante. Les agents s'étant précipités pour arrêter Louise Michel, Pouget s'efforça de la délivrer ; il fut à son tour arrêté et conduit au poste. Quelques jours après, sous l'inculpation, inexacte, de pillage à main armée, il passait en cour d'assises. Louise était condamnée à douze ans de réclusion, Pouget à huit ans, peine qu'il dut purger à la prison de droit commun de Melun. Il y restera trois années pleines, et une amnistie intervenue à la suite d'une action de Rochefort l'en tira au bout de ce temps. La prison, au contraire, n'avait pas assagi le militant.

C'est le 24 février 1889 que parut le premier numéro du Père Peinard en petite brochure, rappelant la Lanterne de Rochefort 2, écrit à la façon imagée du Père Duchêne d'Hébert, mais d'un style plus prolétarien.[...] Les petits pamphlets de Pouget eurent un succès dont on se rend difficilement compte aujourd'hui. Tant que dura le Père Peinard -puis la Sociale-, il y eut dans certains centres ouvriers une réelle agitation prolétarienne, et je pourrais citer dix, vingt localités ouvrières, telles Trélazé, Fourchambault où tout mouvement est tombé à rien après la disparition de ses pamphlets. À Paris, notamment, parmi les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, le mouvement revendicatif dura tant que vécut le Père Peinard. Un petit brûlot, le Pot-à-Colle, écrit dans le même style, y parut même vers les années 1891-1893.

L'anarchisme de Pouget est avant tout et surtout prolétarien. Dès les premiers numéros du Père Peinard, il exalte les mouvements de grève, les numéros du 1^{er} mai sont uniquement consacrés à encourager "les copains" à y prendre part : *Le 1^{er} mai est une occasion qui peut tourner bien. Il suffirait pour cela que nos frangins, les troubades, lèvent la crosse en l'air comme en février 1848, comme au 18 mars 1871, et ça ne serait pas long du coup.*

L'un des premiers, il sent tout ce que l'on peut tirer de l'idée de grève générale et, dès 1889, il écrit : *Oui, nom de Dieu, y a plus que ça aujourd'hui : la grève générale ! Voyez-vous ce qui arriverait si dans quinze jours il n'y avait plus de charbon. Les usines s'arrêteraient, les grandes villes n'auraient plus de gaz, les chemins de fer roupilleraient. Du coup, le populo presque tout entier se reposerait. Ça lui donnerait le temps de réfléchir ; il comprendrait qu'il est salement volé par les patrons et, dame, il se pourrait bien qu'il leur secoue les puces dare-dare ! Et plus loin : Donc, une fois que les mineurs seraient tous en l'air, que la grève serait quasi générale, faudrait, nom de Dieu, qu'ils se foutent à turbiner pour leur propre compte ; la mine est à eux, elle leur a été volée par les richards ; qu'ils reprennent leur bien, mille bombes. Et, le jour où, assez marioles, y aura une tripotée de bons bougres qui commenceront le chabonais dans ce sens, eh bien ! Foi de Père Peinard, le commencement de la fin sera arrivé !*

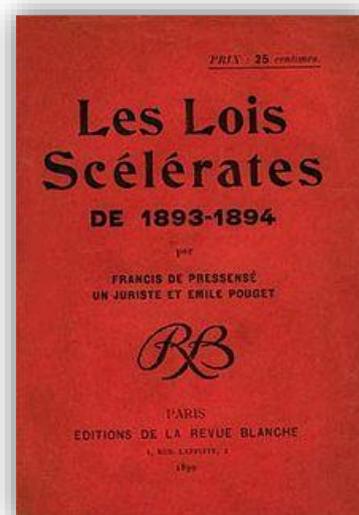
Mais une telle propagande, menée avec tant de vigueur, n'était certes pas sans inconvénients. Les poursuites pleuvaient dru et, si ses gérants écopaient, Pouget, lui aussi, allait faire de temps à autre des séjours à Sainte-Pélagie, la prison politique de l'époque, ce qui n'empêchait pas le Père Peinard de paraître, des copains allant à tour de rôle chercher la copie à la prison même. Une période d'agitation aussi intense, et il faut bien le dire elle n'était pas seule, avait exaspéré certaines individualités ; une série d'attentats s'ensuivit avec, comme couronnement, l'assassinat à Lyon du président Sadi Carnot. La bourgeoisie, excitée par la presse à son service, fut prise d'une frousse telle qu'elle ne crut trouver son salut que dans le vote par les parlements d'une série de lois de répression qualifiées justement, la peur passée, de lois scélérates.

Les arrestations succédèrent aux perquisitions qui eurent lieu par centaines à travers le pays, et un grand procès, dit Procès des Trente", fut engagé. Pouget et pas mal d'autres camarades mirent la frontière entre eux et leurs prétendus juges. L'exil commençait pour lui et, le 21 février 1894, le 253^e et dernier numéro de la première série du Père Peinard paraissait.

Réfugié à Londres où il retrouva Louise Michel, ce serait mal connaître notre camarade que de croire qu'il allait s'arrêter et, en septembre de la même année, le premier numéro de la série londonienne du Père Peinard paraissait. Huit numéros parurent jusqu'en janvier 1895. Mais un exil n'est pas une solution, la bourgeoisie se sentait un peu rassurée, Pouget revint en France pour purger sa contumace et fut acquitté comme l'avaient du reste été tous ses coaccusés du "Procès des Trente". Toutes ces péripéties n'avaient en rien altéré l'ardeur du militant, cela ne traîna pas, le 11 mai de la même année paraissait la Sociale qui succédait au Père Peinard, dont son fondateur, pour de multiples raisons, n'avait pu reprendre momentanément le titre (qui ne fut repris qu'en octobre 1896). De ces deux nouveau-nés de Pouget, que dire sinon qu'ils furent égaux, par l'intensité de la propagande, à leur aîné ? Même courage, plus de courage même, car les "lois scélérates" aggravaient les difficultés, et même vaillance. C'est de cette époque que datent les fameux Almanach du Père Peinard, de nombreuses brochures de propagande dont l'une, entre autres, signée Pouget, les Variations guesdistes fit quelque bruit dans le landerneau du socialisme politicien.

Vint l'affaire Dreyfus Pouget, là encore, ne pouvait pas rester indifférent. Il se jeta dans la bataille, mais ce fut pour réclamer la justice aussi pour les anarchistes envoyés au bagne et qui se mouraient aux Îles du Salut, qui leur étaient à cette époque spécialement affectées. Par de multiples articles, par sa brochure, les **Lois scélérates**, écrite en collaboration avec Francis de Pressencé, il réussit à attirer l'attention des masses, et des gouvernants de l'époque durent mettre en liberté quelques-uns de ceux qui restaient d'une prétendue révolte habilement machinée antérieurement par l'administration pénitentiaire.

Nous sommes arrivés à l'année 1898. La Confédération Générale du Travail (CGT) prend un développement de plus en plus grand, une importance sociale toujours plus forte. Le Congrès de Toulouse (1897), sous l'impulsion de Pouget, avait adopté un important rapport sur le boycottage et le sabotage, qui apportait à la classe ouvrière une nouvelle forme de lutte. Enfin, et c'était là son idée la plus chère, il avait envisagé de doter la classe ouvrière d'un organe de combat exclusivement rédigé par les intéressés. Déjà un premier vœu dans ce sens avait été adopté au Congrès de Toulouse, puis repris au Congrès de Rennes. Il s'agissait alors dans l'esprit des camarades d'un journal quotidien, projet auquel l'on dut renoncer par la suite, en présence de difficultés financières de tout ordre. N'importe, l'idée était lancée, et il est bon de le rappeler ici, c'est aussi grâce à la ténacité de Pouget que le premier numéro de la Voix du peuple paraissait le 1^{er} décembre 1900. Pouget, nommé secrétaire adjoint de la CGT, section des fédérations, était chargé d'assurer la parution hebdomadaire du journal. Grâce à son effort persévérant et aidé par Fernand Pelloutier, la classe ouvrière pour la première fois était dotée d'un organe bien à elle. Il me serait facile, la collection de la Voix du peuple aidant, de reprendre une à une les campagnes de tous ordres, luttes contre les bureaux de placement, repos hebdomadaire, journée de huit heures, luttes contre les iniquités les plus diverses auxquelles le nom d'Émile Pouget est constamment mêlé et toujours au premier plan de la bataille. C'est toute



la classe ouvrière qui luttait par sa plume. Il me faut cependant rappeler ces beaux et inoubliables numéros spéciaux sur Le tirage au sort, sur le 1^{er} mai, conçus et mis en valeur d'une telle façon qu'il n'est pas exagéré de dire que jamais une telle intensité de propagande n'a été dépassée. Rappellerai-je aussi la campagne pour la journée de huit heures, ayant son aboutissement au 1^{er} mai 1906 ? Il faut avoir vécu cette époque aux côtés de Pouget pour savoir quelle science - le mot ne me paraît pas trop fort - de la propagande il déploya alors. Secondé par son alter ego Victor Griffuelhes, pendant près de deux années, ils surent trouver chaque fois du nouveau pour tenir en haleine la masse des travailleurs qui parfois a trop tendance à douter d'elle-même.

Il n'est donc pas exagéré de dire que si, là où elle sut l'imposer intégralement, la classe ouvrière jouit de la journée de huit heures, elle le doit pour une part assez appréciable à Émile Pouget. Il suffit de reprendre la collection des congrès de la CGT entre 1896 et 1907 pour bien juger de l'influence profonde qu'il exerça sur ces assises du travail. Ses rapports, ses interventions au sein des commissions sont encore les plus sûrs garants de ce que lui doit le syndicalisme. Rappellerai-je qu'à Amiens c'est lui qui tint la plume et que la motion, qui aujourd'hui encore reste la charte du véritable syndicalisme est en partie son œuvre ?

Il faut rappeler aussi, en dehors des nombreuses brochures qu'il signa, sa collaboration à nombre de petits journaux ouvriers et aussi ses grands articles parus dans Le Mouvement socialiste d'Hubert Lagardelle, études si substantielles qu'il sera impossible de les ignorer lorsque l'on voudra à l'avenir étudier plus que superficiellement les origines et les méthodes du mouvement syndicaliste en France.

Pouget eut toute sa vie comme la hantise d'un journal quotidien, mais d'un journal prolétarien reflétant exclusivement les aspirations de la classe ouvrière. C'est alors ce qu'il tenta en fondant avec d'autres camarades La Révolution, Griffuelhes en était, Monatte aussi. Malheureusement, il faut beaucoup d'argent pour faire vivre un journal quotidien et l'aide escomptée n'étant pas venue, La Révolution dut, au bout de quelques mois, cesser de paraître. Ce fut bien là l'un des plus grands crève-cœur de sa vie de voir sombrer l'œuvre qu'il avait si ardemment désirée.

Je pourrais presque m'arrêter ici mais il me faut rappeler l'affaire de Villeneuve-Saint-Georges. Il semble bien en effet, avec le recul des années, que cette misérable et triste journée ait été voulue par Clemenceau. C'était du reste l'opinion de Griffuelhes autant que celle de Pouget. Des poursuites furent engagées contre un certain nombre de militants et naturellement Pouget était du nombre. Mais au bout de plus de deux mois passés à la prison de Corbeil, l'accusation dut être abandonnée et il n'est pas exagéré de dire que, si le procès était venu, le banc d'infamie n'aurait sans doute pas été celui des accusés.

Mais déjà la santé de Pouget, qui était notre aîné d'une bonne dizaine d'années, commençait à laisser à désirer. À la longue, la lutte telle qu'il la comprenait usa quelque peu son homme. Le repos pour lui consista alors à se remettre au travail pour gagner sa vie et jusqu'au jour où la maladie le terrassa ; il n'arrêta pas, bien qu'âgé de soixante et onze ans, de travailler.

Émile POUGET

Un cochon

1890

Source ► https://fr.wikisource.org/wiki/Un_cochon

Le Père peinard, 10 août 1890

C'est à Troyes que s'est passée la saloperie suivante. Elle n'a rien de bien rare, hélas, y a pas besoin de courir bien loin pour dégouter des patrons de la même farine.

Une femme, son mari mort, reste avec une gosseline à faire croustiller ; pour tout potage, la pauvre bougresse n'a que son turbin. La paye n'est pas grasse, quarante sous par jour, c'est ce qu'elle gagnait en trimant dur à son atelier.

Une veine, nom de Dieu ! Elle dégotte une place à gagner cinquante sous, vous pensez si elle a été en joie : ça se devine.

Oui, mais... Y a un mais ! Un soir qu'elle rentre à sa piaule, la journée finie, voilà qu'elle est reluquée par un type qui la talonne et la relance jusque dans les escaliers. Ça lui donne la frousse, et sans même se retourner pour voir la gueule de l'animal, elle se tire vivement et ne retrouve un brin de tranquillité qu'une fois sa porte bien bouclée.

Le lendemain, le patron l'a fait appeler au bureau. Il lui passe de la pommade et lui envoie en douceur que c'est lui qui, la veille, l'a suivie jusque-là. Et le salaud ajoute « que s'il l'a embauchée à raison de cinquante sous, alors qu'il remue à la pelle des ouvrières faisant la même besogne pour quarante sous, et même trente-cinq, c'est qu'il a compté sur des dédommagements...faut lui savoir gré de sa générosité ».

La pauvre bougresse épatée d'entendre de pareils boniments, ne trouvant pas de mots pour répondre à ce singe, lui fout un de ces coups d'œil qui en dise long, puis elle va se recoller au turbin.

Mais le cochon a pris sa revanche. Quelques jours après, quand l'ouvrière passe à la caisse, pour toucher sa paye, elle est saquée sous prétexte que l'ouvrage manque. Mensonge ! Car, la veille, une autre ouvrière avait été embauchée pour prendre sa place.

Voilà l'existence qui est faite au populo, nom de Dieu ! Et il n'y a pas à dire, « non ! » Ils sont bougrement rares les singes qui ne réclament pas des ouvrières girondes des dédommagements.

Et dire qu'on nous monte si facilement le bourrichon avec des histoires que l'ancien régime et la rosserie des seigneurs. Foutre, les rosseries n'ont fait que changer de nom !

Le droit de jambage existe toujours, mille bombes, seulement le patron appelle ça : « se passer une fantaisie » !



Émile Pouget

Patron assassin

1893

Source ► https://fr.wikisource.org/wiki/Patron_assassin



Le Père peinard, 04 juin 1893

Qu'un patron tue des prolos, c'est chose bougrement commune, nom de dieu ! Seulement la main du criminel est souvent si cachée sous tous les flaflas et les préjugés de la garce de la société actuelle, que les bons bougres ne voient pas d'où est parti le coup.

Dans le crime dont je vas jaspiner, y a foutre pas d'erreur possible : la griffe du singe s'y voit clairement, et - mille dieux- le bandit ne s'est pas contenté d'une victime, -il s'est payé la paire !

Voici l'histoire : L'autre jour, on a pêché dans le canal de la Haute -Seine, à côté de la chapelle Saint-Luc, à deux kilomètres de Troyes, les cadavres de deux gosselines de 17 ans. Avant de se foutre à l'eau, les pauvrettes s'étaient liées l'une à l'autre avec leurs tabliers ; puis, peut-être pour ne pas se voir mourir l'une l'autre, elles s'étaient bandées les yeux. Ça fait, oup ! Elles ont piqué un plongeon dans le canal. S'escoffier à 17 ans, quand on est gentillettes et que l'avenir vous fait des mamours, c'est bougrement terrible ! L'une des deux gosselines se nommait Octavie Dupont ; elle perchait chez sa tante à Troyes. Le médecin légiste qui l'a examinée l'a trouvée enceinte de deux mois (on ne lui connaissait pourtant aucun amoureux) Sa copine s'appelait Marie Renaud et habitait chez sa mère, rue d'Auxerre.

Turellement, c'est leur singe qui les a poussées au suicide. C'est pas lui qui les a bâillonnées et foutues à l'eau, mais c'est tout comme... Il est aussi coupable que s'il les avait noyées de ses mains.

Ce jean-foutre est un nommé Oscar Hirlet, fabricant de bonneterie rue de l'Ouest, à Sainte Savine. De même que la plupart des exploiters, cette crapule pratique le droit de cuissage

en grande largeur. Octavie Dupont y avait passé... Et quand, un beau jour, elle déclara à ce porc qu'elle était enceinte de son fit, il se foutit à rigoler et l'envoya paître. La pauvrete raconta la chose tout au long à Marie Renaux, lui conseillant de se méfier, car un de ces quatre matins, c'est à elle que le patron s'en prendrait. Fallait pas qu'elle se croye plus à l'abri que les autres. Ça arriva, nom de dieu !

Le cochon Hirlet attira Marie dans un coin des magasins, lui sauta dessus, cherchant à la culbuter et à la trousser. La petite bougresse montra ses griffes, et comme elle commençait à brailler, le salaud lâcha prise sans être arrivé à ses fins, crainte d'attirer du monde.

Le bandit rogne durement d'avoir raté son coup, c'est rien de le dire ! Pour se venger il était tout le temps sur le poil de Marie, lui cherchant pouille pour des bricoles et, à plusieurs reprises, il lui fit recommencer son travail. Voyant qu'elle ne s'amadouait pas, il la foutit à la porte.

Ce jour-là, la gosse rentra comme à l'habitude déjeuner chez sa mère, ne dit rien de ses ennuis, et avant de décaniller, elle se fit un bouquet.

Quand Octavie sut que sa copine était saquée, elle voulut fiche en plan l'atelier ; ses campagnes la sermonnèrent et elle finit la journée.

Le soir, à la sortie, les deux pauvrettes se trouvèrent et, bras dessus, bras dessous, s'en allèrent à la campagne. Une partie de la nuit, elles lambinèrent au bord du canal.

Puis, à se voir les victimes de ce singe ; à se dire que ce que l'une avait subi, ce que l'autre avait évité, il leur faudrait l'endurer demain et après..., ça leur tourna la boule.

L'horreur de vivre esclaves, de servir de matelas à leur exploiteur leur vint - horreur si forte qu'elles préférèrent en finir illico que de vivre cette garce de vie.

L'idée ne leur vint pas de se rebiffer contre leur triste sort. Pourtant, puisqu'elles avaient soupé de l'existence, ça leur aurait guère coûté de se rendre un brin utile à leurs copines d'atelier.

Si elles avaient été relancer le singe, que kif-kif des tigresses, elles lui eussent sauté au gaviot, l'eussent griffé, écorché, mordu, - quel riche exemple !

Mille marmites, m'est avis que le sale porc eut ensuite hésité à violer ses ouvrières.

Après s'être chiquement revanchées, les deux copines auraient pu aller boire leur dernier bouillon, - du moins elles seraient mortes le cœur gai.

Mais ouai, ce que je dégoise là est contradictoire ! On fait l'un ou l'autre, mais pas les deux. Quand on est résigné, quand on n'a pas le nerf de ruer dans les brancards, on s'en va à la mort tout doucement, - comme y sont allées Marie et Octavie.

Au contraire, quand on a envie de bouffer une fesse à son ennemi et bourreau, on y va dare-dare, et on ne songe pas à se détruire.

Cette triste fin des deux pauvrettes a bougrement émotonné le populo de Troyes.

Ce texte en analyse dans ce billet de blog ► [#balancetonporc en 1893 du temps du Père Peinard...](#) Source : [Marie-Victoire Louis](#) | 03/09/2006 | URL de l'article ► <http://www.marievictoirlouis.net/document.php?id=159&auteurid=158>

Et puisque l'agression sexuelle est une arme de guerre, le point de vue de Kahentinetha de la Nation Mohawk en analyse dans ce billet de blog, en lien avec « *Patron assassin* » et dans la suite *d'Un cochon* (qui s'en dédie) ; [L'agression sexuelle comme arme de guerre...](#)

Faramineuse consultation sur l'avenir

Émile Pouget -1896

Source du texte 
https://fr.wikisource.org/wiki/Faramineuse_consultation_sur_l%E2%80%99a_venir

Re publié par Résistance 71 en septembre 2017

Conversation (gouailleuse) du père Peinard sur la société organique égalitaire à venir (écrite et publiée en 1896 !!...)

Texte visionnaire, extraordinaire de gouaille et de truculence bin « Titi » d'Émile Pouget publié en 1896 dans son « Père Peinard », journal anarchiste

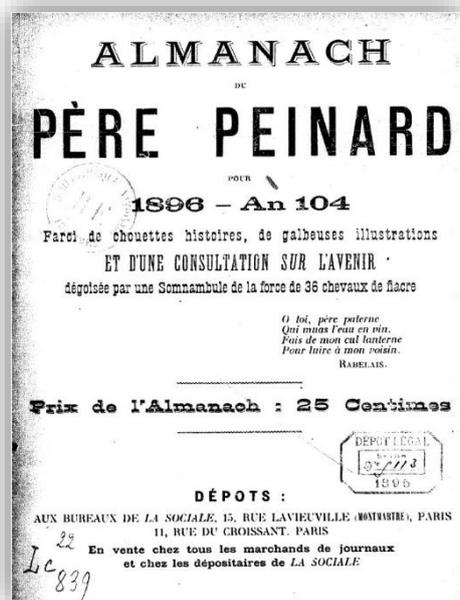


au grand succès populaire, durant une époque où la conscience politique était bien supérieure à celle d'aujourd'hui, mais l'essor du capitalisme encore trop important pour renverser la vapeur de manière radicale et définitive. Notre époque voit l'opposé se produire : le capitalisme et les institutions le maintenant en place pour le profit de l'oligarchie est au bout du rouleau, la fenêtre politico-économique existe, mais la conscience politique est au 36^{ème} dessous. Un jour viendra, sans doute pas si lointain,

où ces deux fenêtres d'opportunité coïncideront et alors surgira le tsunami de la révolution sociale... Nous en référons donc à la dernière ligne de ce grand texte de Pouget...

~ Résistance 71 ~

Faramineuse consultation sur l'avenir



Émile Pouget

“Le Père Peinard” (1896)

Jaspinage épastrouillant d'une Somnambule archi-lucide de la force de trente-six chevaux de fiacre

À la dernière foire de Montmartre, je flânochais sur le boulevard, défilant devant les baraques.

Et je ronchonnis, saperlotte !

Je ronchonnis de voir que les vieux forains sont de jour en jour moins épais.

Finis, les bonisseurs épolants qui faisaient la parade devant des baraquettes gondolantes. C'était des bougres farcis d'esprit ! Ils vous envoyaient des palas qui n'étaient pas dans un sac et comme jugeote en auraient facilement remontré aux quarante cornichons de l'Académie.

Finies, les géantes, les femmes torpilles, les naines et autres phénomènes épatarouffants à qui, en tout bien tout honneur, on tâtait la cuisse pour s'assurer que c'était de la vraie chair. Finis aussi, les diseurs de bonne aventure, les somnambules, les entre-sorts.

L'autorité a passé par là et, grâce à elle, la pauvre foire vous avait des airs d'enterrement de première classe.

L'autorité n'en fait jamais d'autre : misère et deuil, c'est tout ce qu'elle engendre !

Par exemple, si tous ces fourbis rigouillards se sont évanouis, en place y a des chevaux de bois à vapeur, des orgues de barbarie à trois étages, des montagnes russes qui virevoltent pendant un demi-kilomètre. Y a des baraques de gros banquistes, plus riches que des banquiers.

Aujourd'hui, n'est plus forain qui veut : c'est devenu une profession honorable, c'est-à-dire que l'exploitation s'en est mêlée, et qu'il y a des forains capitalos qui font trimer à leur profit quantité de pauvres bougres.

Ah fichtre, ça ne vaut pas les petites baraques où on reluquait des phénomènes renversants. C'était plus populo, moins bourgeois, — or, tout ce qui est bourgeois me pue au nez, — ça a des relents de goguenots !

Je flânais donc, groumant contre cet abruti de Lépine qui a donné le coup du lapin aux forains avec ses foulditudes d'interdictions, quand je reluque dans un coin un entre-sort, — parfaitement ! — une roulante de somnambule. Fallait être mariole pour la dénicher, attendu qu'en façade y avait une coullonnade permise, comme qui dirait une fabrique de bonshommes en pain d'épices forgé.

Vous savez, les frangins, combien le fruit défendu a d'attrait. Illico, je me suis payé une visite à la somnambule, — non pas que je coupe dans les bafouillages de ces monteuses de coups, mais uniquement pour protester contre leur interdiction.

Cette chasse, faite aux diseurs de bonne aventure est d'autant plus vache qu'on tolère leurs concurrents : toute la raticonnerie fait son métier librement. Bien mieux elle est carmée par la gouvernance ! Et pourtant que font les cafards, sinon un fourbi du même tonneau que les somnambules ! Avec cette différence que dans leurs boutiques, c'est plus cher et moins rigolot.

J'entre donc chez ma somnambule.

— Salut, la compagnie, que je fais.

Y avait là un grand escogriffe, plus maigre qu'un échalas, surveillant une pauvre malheureuse à visage de papier mâché ; fallait pas grande jugeote pour s'apercevoir que dans l'entre-sort, on ne bouffait pas son soûl tous les jours.

L'Échalas me rend mon salut et se met en position pour faire des passes magnétiques sur sa copine.

— Arrêtez les frais, que j'y dis. Je suis pas venu pour savoir si c'est la brune ou la blonde qui me gobe ; pour ce qui est de l'héritage, je n'y coupe pas... Écoutez, en fait de passes magnétiques, rien ne vaut quelques rondelles de saucisson, arrosées de piccolo. Ça vous éclaire l'intellect et ça surexcite bougrement le don de double vue.

Ah foutre, les types ont été de mon avis ! Or donc, on s'est attablé illico et on s'est calé les joues joyeusement. Un vrai gueuleton de sardine à poil ! Quand ma bonne femme a été à point, qu'elle a eu les yeux brillants et les pommettes rosées, j'ai commencé à lui tirer les vers du nez.

— Maintenant, ma fille, faut me jaspiner ce qui arrivera après-demain ?

— Ce qui vous arrivera à vous ?

- Non, pas à moi en particulier ; que je dévisse ma rampe ou que je devienne aussi vieux que Mathieu-Salé, ça ne tire pas à conséquence. Ce qu'il faut me dire c'est ce qu'il adviendra du populo ? Sera-t-il toujours aussi poire qu'actuellement ? Courbera-t-il toujours l'échine devant les capitalos et les gouvernants ?
- Ah, petit père, vous êtes rien curieux ! Enfin, je vais tâcher de vous satisfaire... Ce qui arrivera ?... Ah, y aura bien du changement : je vois des bouillonnements... ça a l'air d'être formidable, mais c'est tout trouble. Quel gâchis ! Tout croule, y a une débâcle faramineuse... Puis, voici le calme qui vient, — combien de temps met-il à s'amener ? Je peux pas le dire... Oh mais, que c'est bouleversé ! Ça a une toute autre physionomie... Y a plus mèche de s'y reconnaître.

Je vois une ville épatante, c'est Paris, mais rudement changé d'aspect ! Les maisons ne sont plus des cages à mouches, y a de l'air et de l'espace. En outre, de droite, de gauche, partout des arbres assainissent le patelin.

Dans les rues, ni sergots ni gendarmes ; rien qui rappelle cette engeance policière qui gêne la circulation. Et tout n'en va que mieux : voitures, tramways, vélos et guimbardes de toute sorte circulent sans anicroches. Y a pas de bousculades ni tamponnages, par la simple raison qu'on n'est plus aussi pressés que des lavements : n'étant pas à l'heure et à la minute, on prend son temps pour arriver sans encombre. «Faire vite !» est une dégoûtante invention bourgeoise. Aussi, aux angles des rues, le croisement s'opère sans embrouillamini. Quant aux piétons, chacun prend son chemin comme il veut : on se range, on cède le trottoir à une vieille personne, à un gosse.

- Ma fille, que j'interviens, ce que tu dégoises n'est pas nouveau pour bibi : si aux grands boulevards les sergots font de l'encombrement, sous prétexte de régulariser la circulation, je sais un endroit où les pattes bottées de ces sales bêtes n'ont que faire : c'est aux Halles. Et pourtant, là on va vite, on est archi-pressés ; quoique ça, y a pas d'avaros grâce à l'absence des autorités. Tous les matins, y a du monde en quantité, on est serrés comme des sardines en baril. Malgré ça, y a presque jamais de grabuge ; chacun s'aligne comme il veut, comme il peut, sans faire de mistouffles à son voisin. Et pourtant, des grands types circulent dans la foule avec d'énormes paniers sur la tête, d'autres avec des sacs sur le dos : on se range devant eux et tout est dit. De police, on n'en voit pas. Notre sale gouvernement, malgré son dada de brider quand même le populo, n'a pu arriver à régler la marche de chacun, — il est donc forcé de laisser faire.
- Oui, père Peinard, déjà de ci et de là, dans la Société actuelle on reluke des exemples de ce qui se passera dans la Société libre... telle que celle que j'aperçois dans l'avenir... C'est kif-kif les taches de phylloxéra dans les vignes, — avec ce distinguo que les «taches» reluquées dans la pourriture où nous croupissons sont signes de prochaine santé sociale, et non de décrépitude.

Ah, qu'il fera bon vivre dans une société libre ! Si vous pouviez admirer les trognes réjouies du populo vous seriez convaincus subito. Les gueules misérables de rachitiques, de scrofuleux, d'anémiques, de tuberculeux sont des raretés qui disparaissent au fur et à mesure qu'on s'éloigne du passé.

Les purotins sont inconnus : personne n'a de ripatons faisant risette au ruisseau ni des grimpants aérés aux fesses : tout le monde a des frusques potables ; non des vêtements de gommeux, mais des nippes commodes et étoffées.

Ce serait idiot de dire que tout le monde rigole, seulement on lit sur les physionomies que tous les enquinements de l'ancien temps sont de sortie. Chacun va à sa besogne, sans crainte de tomber sur un patron canulant qui le saque illico, — pour cette bonne raison que les patrons n'existent plus.

- Oui, je comprends ! Ces gens-là ne trottent pas après un déjeuner ; ils vont à l'atelier avec le même plaisir que nous allons chez le bistrot ; on s'est aligné pour rendre le travail agréable... Par exemple, ce que je voudrais savoir c'est s'ils ont toujours un gouvernement sur le râble ?

- Cette mécanique est inconnue dans le patelin : *il n'y a que trois choses réelles dans la société. La production, la circulation, la consommation. Rien de tout cela n'étant du ressort de l'État, on se passe de lui, comme on se passe de mettre cinq roues aux carrosses. On s'est enfin aperçu que sous prétexte de protection, l'État faisait son métier de marlou et qu'il vivait simplement aux crochets du populo, se contentant d'être le gendarme des capitalos. On l'a donc envoyé à la balançoire !* Malgré ça, ceux qui aiment à comparer au corps humain l'ensemble de la Société y trouveraient encore leur compte : les chemins de fer et toutes les voies circulatoires par où vont et viennent les victuailles font les fonctions d'artères et de veines ; quant aux nerfs, un treillis télégraphique et téléphonique en tient lieu ; le poste central fait la besogne du cerveau, reçoit les nouvelles et les transmet où besoin est.

La rapidité des communications rend facile l'équilibre entre la production et la consommation.

Et d'abord, pour la ville elle-même, les dépôts de quartier : boulangeries, boucheries, poissonneries, et magasins divers font connaître leurs besoins ; les demandes sont transmises aux groupes producteurs qui, sans retard, répondent aux demandes, disent les quantités qu'ils peuvent livrer.

Des diverses villes, des centres de production agricole et industrielle arrivent aussi d'identiques renseignements : «Nous manquons de ceci... nous avons tant de cela à la disposition...»

Toute notion de valeur étant éliminée, les échanges se font librement : les produits sont transportés où besoin est, sans achat ou vente, sans monnaie ni bon de travail. Les expéditeurs n'exigent aucune quittance de leur envoi, ne s'inquiètent pas si l'agglomération à qui ils sont expédiés leur donnera en compensation tels ou tels produits : ils savent qu'il y a réciprocité et qu'ils n'ont, eux aussi, qu'à téléphoner pour que leur arrive ce qui leur manque.

Et ça, sans hiérarchie, sans fonctionnarisme, sans bureaucratie d'aucune sorte : les bureaux de téléphone ne sont que des appareils enregistreurs, sans un brin d'autorité.

Ce qui est plus bath, c'est que le conseil municipal lui-même a été mis au rencard : on a reconnu que cette administrance était aussi un gouvernement, ayant sa police, ses larbins, faisant la pluie et le beau temps et se foutant du populo comme un poisson d'une pomme. Et les travaux de voirie, d'assainissement et d'embellissement se sont rudement développés depuis lors. Le conseil municipal chargeait de ça des sociétés financières. En retour, on lui foutait des pots-de-vin par le travers de la gueule et pour faire croire à leur utilité les sacrés conseillers se remuaient, bavassaient et braillaient, faisant plus de potin et autant de besogne qu'une mouche dans une bouteille. Quant aux travaux, les sociétés de capitalistes les faisaient accomplir par des ouvriers.

Ça faisait deux superpositions de rouages ; on a supprimé l'inutile : les conseillers municipaux et les sociétés financières. Y a donc que ça de changé : comme dans le temps passé les travaux continuent de se faire par les ouvriers de la corporation, avec cette différence que leur turbin est vraiment d'utilité et leur profite à eux, en même temps qu'aux autres.

L'Échalas qui, jusqu'alors n'avait pas plus bougé qu'une bûche, mis son grain de sel dans la conversation. Il avait une démangeaison de langue d'autant plus forte que le jaspinage de sa copine dérangeait tous ses préjugés.

- *Il faut tout de même des impôts pour ces travaux ? Où les pêchent les ostrogoths dont tu parles ?*
- Eh le bougre, ce que t'entends est nouveau pour toi, que je fais, ça te gargouille dans le siphon. Baste, avec la réflexion, tu comprendras. Pour ce qui est de ta question, je vais te faire saisir le coup : supposons une route ou un pont à construire. Tu veux que par l'impôt chacun y contribue ?
- Parfaitement !
- Or, pour faire la répartition, puis son prélèvement, faut des employés ; ayant besoin de bouffer, il est tout naturel qu'ils prennent leur nécessaire sur l'impôt qu'ils lèvent, si bien que le populo n'a plus un impôt mais deux à casquer : le premier, pour la route ou le pont, le second pour donner la pâtée aux collecteurs... Passons ; une fois l'impôt encaissé, à quoi l'emploie-t-on ?
- Comprends pas bien !... On l'emploie à acheter les matières premières, à payer les ouvriers, etc...

- T'as bien compris, foutre ! On se sert de l'impôt pour se procurer les matières premières et tout le nécessaire... Eh bien, suppose qu'au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, on ait demandé illico au populo les matières premières et tous les trucs indispensables, on se serait évité la canulerie de l'impôt et on n'aurait pas eu à nourrir pour une besogne inutile la trifouillée de collecteurs... C'est ce que font les ostrogoths dont nous parle ta copine, — ce qui prouve qu'ils ne sont plus aussi niguedouilles que nous.
- *Oui, oui, c'est beau ce que tu dis, vieux ; mais les travaux dégoûtants, tels que le nettoyage des rues, la vidange, qui fait tout ça ?* C'est bibi qui aurait les pieds nickelés et qui, pour rien au monde, ne voudrait s'embarbouiller là-dedans... et je ne suis pas le seul !
- T'as raison, frangin, réplique la somnambule. Certes, si c'était aussi dégueulasse que dans la vieille France, ça serait vraiment mouche et personne ne marcherait. Heureusement, ça a changé ! Y a plus de sales corvées. Après le grand coup de Trafalgar, qui a aéré la société, c'est à quoi on a d'abord songé ; et il le fallait bien, à moins de crever dans la pourriture. Car, vraiment, fallait un sacré courage et être sous le joug de la terrible nécessité pour se résoudre à barboter dans la mouscaille des autres.
- Comme le jour où les gars ont été libres, personne n'en pinçait pour ces sales farfouillages, des chics types se sont mis la caboche à l'envers pour trouver des trucs. Et ils ont trouvé !

Les égouts ne sont plus les dégoûtantes taupinières d'autrefois, ils sont larges, bien combinés, et toutes les marchandises dégoûlissent dedans. Grâce à ces binaises épatantes, ça ne pue pas plus que dans un jardin fleuri. De là, par des machines puissantes, toutes les salopises sont refoulées dans de vastes réservoirs. Là encore, ça ne fouette pas ! Grâce à l'électricité qu'on fait continuellement circuler dans toutes ces cochonneries, toute mauvaise odeur a disparu. Puis, par des trucs chimiques, on fait tomber tout ce qui est solide au fond des réservoirs ; l'eau sort claire et pure, et par une canalisation s'en va à la mer.

Quant à la marchandise solide, qui ensuite n'est pas plus sale à tripoter que de la terre, des machines cureuses l'enlèvent des réservoirs, et, comme elle n'a pas perdu ses propriétés de fumier, on trimballe tout ça dans les champs où ça aide chouette les récoltes à pousser.

- Sache donc, l'Échalas, que ce que raconte la copine pourrait être pratiqué aujourd'hui, si les bourgeois y trouvaient profit : en effet le truc électrique pour désamputer les ordures et le bouillon des égouts est trouvé depuis des années, — y a qu'à l'appliquer.

- Causer engendre la soif. On s'est donc reposé en cassant le cou à un litron :
- *Ce qu'il doit y avoir des tireurs à cul et des flemmards, dans ton pays de rêve,* objecte l'Échalas au bout d'un moment.
- Oh, que tu es bien de ton époque ! réplique la somnambule. Tu es farci du préjugé bourgeois en vertu duquel, plus on est fainéant, moins on travaille, plus on est considéré. Que sont les richards, sinon une bande de feignasses.

Eh bien, sache que la paresse est un produit de la Société bourgeoise, qui disparaît là où il y a liberté. Si dans les ateliers et les usines capitalistes, il y a des prolos qui ne veulent pas en foutre une datte, c'est très compréhensible : le travail leur est imposé et la plupart du temps, le métier qu'il leur faut faire les dégoûte.

Dans la Société de l'avenir, il n'en est plus ainsi : de même qu'il ne vient à aucun l'idée de se passer de manger, de même personne ne songe à se passer de travailler ou de penser. C'est pour tous un besoin naturel : il est aussi nécessaire de faire fonctionner ses bras, que son cerveau ou son ventre. Et on a d'autant plus d'entrain et d'activité qu'on va aux travaux qu'on gobe et qu'on s'y adonne suivant ses forces, — de même qu'on mange des plats qu'on aime et à son appétit. Le pire des maboulismes est de vouloir courber tout le monde sous un joug uniforme : travail égal ! Nourriture égale ! Les uns attrapent des indigestions de mangeailles, les autres des indigestions de travail. Laissez donc l'individu se rationner lui-même en tout et pour tout.

C'est ce qu'on fait dans la Société de l'avenir, — et ça donne de mirobolants résultats !

Y a plus la division bêtasse de travailleur manuel et de travailleur intellectuel, pas même celle d'ouvrier d'industrie et d'ouvrier des champs. Chacun est l'un et l'autre à son gré, suivant sa fantaisie.

La production industrielle se fait dans de grandes usines, de vastes ateliers, où le machinisme a acquis un développement fantastique. L'homme n'est plus l'esclave de la machine mais bien son surveillant : tout est combiné pour éluder la fatigue physique et l'ankylosement des membres.

Et ce qu'on débite de production est inimaginable ! Quelques centaines de tailleurs, travaillant trois ou quatre heures par jour, suffisent à frusquer, pour leur année, 100,000 individus. Il faut encore moins de cordonniers pour chausser le même nombre d'hommes. Et ainsi est-il dans toutes les branches de l'activité humaine.

L'agriculture, elle aussi, a fait des progrès mirobolants ! Les paysans ne sont plus ces malheureux types, plus rapprochés de la bête de somme que de l'homme qui, dès le soleil levé jusqu'à son coucher, trimaient terriblement, l'échine ployée sur la terre, tellement ployée que, devenus vieux, ils restaient pliés, le dos en cerceau, la tête en bas.

Tout ce qui entravait la culture a été fichu en l'air : les clôtures, les murs, les haies O, qui encerclaient les lopins de terre des paysans ont été fichus en bas ou arrachés. La terre est ainsi devenue indivise et grâce à la disparition de toutes les sangsues qui dégorgeaient le cultivateur (prêteurs d'argent, propriétaires fonciers, percepteurs, etc.) on s'est aligné, pour lui faire rendre le plus possible.

Dès l'abord, quantité de cul-terreux ne voulaient rien savoir : ils ne voulurent pas mettre leurs terres en commun et continuèrent à les cultiver individuellement. On les laissa faire ! La grande culture fut donc réservée aux gros domaines des richards et des couvents évanouis. Là, des paysans à la hauteur mirent en pratique les machines agricoles, les engrais chimiques et autres fourbis. Le résultat fut splendide : grosses récoltes avec peu de turbin.

L'exemple amadoua les voisins et, d'eux-mêmes, ils demandèrent à ajouter leurs lopins aux terres communales.

Y a encore quelques grognons qui restent parqués sur leurs maigres lopins, mais comme ils ne gênent personne et que personne ne veut porter atteinte à leur liberté, on les laisse bibeloter à leur guise.

Ce qui est galbeux, c'est quand vient la saison des grandes récoltes, de la fenaison, de la moisson, des vendanges. Dans ces moments, les bons bougres des villes émigrent en caravane à la campagne, histoire de donner un coup de main aux paysans, et aussi de se mettre au vert.

Grâce aux faneuses, aux moissonneuses et aux batteuses, tant électriques qu'à vapeur, le turbin autrefois si rude de la fenaison et de la moisson s'accomplit en douce : c'est une jubilation générale et une occase de fêtes.

De même pour les vendanges : y a de l'entrain, c'est des rigolades à n'en plus finir... Copains et copines se barbouillent le museau de raisin et se becquotent avec amour.

Dans les mines, de même que partout, l'amélioration est faramineuse : les galeries sont larges et aérées, les mineurs ne font plus concurrence aux taupes, à gratter à plat ventre ou sur le dos, toujours risquant les coups de grisou. Des machines perforieuses arrachent le charbon, d'autres le chargent sur les bennes et **les mineurs** ne sont là que pour surveiller les esclaves mécaniques.

Dans les hauts-fourneaux, de même que dans les verreries, grâce à l'électricité, on fond les métaux et le verre sans que les ouvriers qui s'occupent de ce turbin soient cuits par la chaleur. Grâce à de chouettes binaises, tout s'accomplit sans grands fracas ni esquintements pour les travailleurs.

Plus que tout ça encore, sont belles à voir les colossales entreprises qui exigent l'activité de milliers et de milliers d'hommes : constructions de chemins de fer, creusements de canaux ou autres fourbis gigantesques.

Des gars à la hauteur ont mis la chose en train, ont fait de la propagande autour de leur idée, par des conférences ou des publications distribuées gratuitement. Puis, quand l'approbation leur vient, on passe à la mise en pratique : de tous côtés, les chemins de fer amènent des volontaires, des victuailles et des matériaux, — on s'attelle librement au turbin et ça ronfle ferme !

— Pardine, que j'interviens, la manigance n'est pas nouvelle : *c'est grâce à des joints pareils, initiative et coopération volontaire, que dans l'époque de cafarderie du Moyen-Age, se sont construites les cathédrales.*

Oui, on les a construites sans emprunts, ni sociétés financières. Et c'est du beau turbin, c'est solide !

Un noyau de bougres intelligents, farcis d'initiative, accouchaient des plans, s'alignaient pour le bon ordre des travaux, «organisaient» le fourbi.

Puis, de tous côtés, s'amenaient des volontaires qui, pour quinze jours, un mois, six mois, — aussi bien riches que pauvres, — s'attelaient librement au turbin, si dur qu'il fût. Ceux-là partis, d'autres rappliquaient en foule. Et ça faisait le va-et-vient : les volontaires ne manquaient jamais !

Pour faire croûter cette fourmilière, des villes environnantes, des petiots villages lointains, d'autres volontaires envoyaient des montagnes de mangeaille, des tonneaux de picolo.

Ça ronflait ! Le trimballage des pierres énormes, le gâchage du mortier, tout le diable et son train s'accomplissaient en douce. Pour se reposer on chantait des cantiques, on pinçait un rigodon.

Et la cathédrale montait, montait !...

Finie, elle ne devait rien à personne : elle était l'œuvre des générations vivantes qui n'avaient pas, — comme dans notre société aussi crapuleuse qu'imbécile, — pour se payer une fantaisie, endetté les générations à venir.

Cet emballement qui a fait les cathédrales reviendra. Qu'on ait de la liberté, qu'on respire à pleins poumons, et vous verrez ce que la vie sera galbeuse à vivre.

La cathédrale a été une déception : elle a douché les enthousiasmes. En les édifiant, les populos avaient eu l'illusion de se sauver du malheur — mensonge !

Mais, demain — quand on aura ses coudées franches — les emballements reflouriront.

On ne refoulera pas aux gigantesques besognes : on y aura d'autant plus d'entrain qu'on en verra l'utilité, le bon côté immédiat.

Aussi, ma fille, ce que tu jaspines ne m'épate pas : c'est ainsi que ça doit se passer dans la société harmonique que tu as la veine d'entrevoir dans le bleu de l'avenir.

— Crédiou, quel beau gâchis, si dans ce monde-là y a ni lois, ni gendarmes, ni juges !

C'était encore l'Échalas qui lâchait sa bonde.

— Où as-tu vu, je lui réponds, les types dont tu parles empêcher un crime ? Ils arrivent comme les corbeaux après la bataille, quand tout est fini : ils reniflent dans tous les coins et, de même qu'un clou chasse l'autre, pour faire oublier le crime commis, ils en perpètrent un second : au nom de la loi on tue le coupable (plus malheureux que coupable) ou, suivant les cas, on se contente de lui enlever sa liberté, — crime presque aussi grand que de lui enlever la vie.

Et cette préservation qui n'en est pas une nous coûte rudement chérot ! On sue des millions tous les ans pour engraisser toute la racaille justiciarde. À bien voir, c'est nous les dindons : les chats-fourrés et leurs copains nous montent le job avec leur prétendue fonction de préservation sociale, — leur métier consiste uniquement à protéger les richards contre le populo, — voilà le vrai !

Mais ce n'est pas tout : *il s'agit de savoir pourquoi il y a des criminels ?*

En reluquant autour de soi, on constate que dans la catégorie des crimes, c'est ceux contre la propriété qui dominent : des roublards barbotent pour faire concurrence aux bourgeois et vivre à ne rien fiche ; d'autres surinent pour voler, etc. Sur dix crimes ou délits, neuf ont pour cause la propriété.

Donc, une fois le puant distinguo du tien et du mien mis au rancard ; quand chacun aura sous la main et sous la dent l'existence assurée, pourquoi diable un type se servirait-il du surin ou de la pince-monseigneur ?

Reste le dixième crime : celui-là est commis par un fou ou un type surexcité par la passion.

— Ces crimes-là, eux-mêmes, père Peinard, intervient la somnambule, sont en décroissance dans la Société harmonique : Parlons d'abord de la folie, — y a plus guère de maboules et leur nombre va toujours en diminuant.

Les pauvres bougres sont soignés dans de vastes maisons de santé, chouettement aménagées. C'est pour ainsi dire des maisons de verre, tellement tout s'y passe au grand jour : y pénètre qui veut. D'ailleurs, y a pas de séquestrations arbitraires ; c'était bon autrefois : alors la gouvernance faisait boucler les types qui la gênaient ; des richards graissaient la patte aux médecins qui, moyennant finances, déclaraient fou un parent gêneur... Mais dans une société où il n'y a ni gouvernance ni propriété, personne n'a intérêt à commettre semblables crapuleries.

Au surplus, il est rare qu'au bout d'un certain temps, les malheureux soignés dans ces maisons n'en sortent pas complètement guéris.

Il en est des hommes comme des chiens : il est reconnu que chez les cabots, la rage est occasionnée surtout par la contrainte qu'on leur impose. La preuve en est qu'à Constantinople, où les chiens vivent par bandes dans les rues, sans maîtres, y a jamais de cas de rage, malgré la chaleur faramineuse.

De même la folie humaine est un résultat de l'autorité et de l'exploitation ; la surexcitation, l'angoisse, sont le lot de tous dans une société où, au lieu de s'harmoniser, les efforts se font une concurrence féroce et stupide ; où, quand on n'est pas écrabouillé soi-même, on écrabouille toujours quelqu'un... Rien de drôle que la folie s'en suive !

Il est naturel aussi qu'une fois les causes anéanties, la maladie s'éclipse.

Quant aux crimes passionnels, eux-mêmes sont rudement à la baisse. Ils proviennent d'une sale conception : dans la société bourgeoise, où tout est la propriété de quelqu'un, la femme ne fait pas exception à la règle.

Dès qu'elle est en puissance de mari, le papa passe ses droits de proprio au type qui, dorénavant, la considère comme un ustensile appartenant à lui seul. Si quelqu'un y met un doigt, ça froisse ses sentiments de proprio : il grince des dents, voit rouge... et un crime passionnel s'ajoute à la liste !

Comme à tout, le seul remède à ces monstruosités est la liberté.

De même, ce qu'on ne voit plus, c'est des jeunesses se suicider par amour : quand les enfants étaient la propriété des parents, défense leur était faite d'avoir des amourettes selon leur cœur ; l'intérêt de la famille primait tout. Aussi le résultat était propre : à chaque instant, des pauvres gosses, tout débordants de vie s'escoffiaient pour échapper à l'autorité familiale.

Maintenant toutes entraves sont éliminées et ils s'épanouissent en liberté.

Dans la société harmonique, tout ce qui est vivant est autonome : les choses manufacturées, résultats des efforts musculaires et cérébraux, ou les productions de la nature, appartiennent à tous et à chacun. Nul ne s'en dispute la jouissance, l'abondance rendant les querelles inutiles.

Il n'en est pas de même de l'être humain, il s'appartient ! A aucun moment de son existence nul n'a de droit sur sa personnalité ; même tout petiot, nul ne songe à faire peser sa volonté sur lui.

Le respect que chacun a pour son semblable a modifié de riche façon les rapports et les relations.

Ainsi, en amour, on ne conçoit rien en dehors de la liberté : il ne vient à l'idée d'aucun ou d'aucune d'imposer ses baisers à qui les refuse. Les relations sexuelles ne sont plus un dégoûtant marchandage, une prostitution légale, sous forme de mariage : nulle arrière-pensée d'intérêt mesquin ne trouble les cœurs, aussi la franchise est entière. Ceux qui s'aiment n'ont d'avis à demander à personne, aucun ne s'offusque ou ne s'étonne de leurs actes : les amoureux n'engagent qu'eux, — et se dégagent aussi à leur gré.

Tous les préjugés sur l'amour s'étant tureflutés, querelles familiales, jalousies, déceptions et brutalités ont disparu aussi.

En outre, la femme s'est élevée, autant intellectuellement que moralement. L'instruction intégrale, commune aux deux sexes, a élargi son cerveau et lui a donné une confiance en elle qui la rend bougrement différente des petites guenons bourgeoises.

Elle est réellement devenue l'égale de l'homme ; aussi, dans bien des cas, elle prend part à ses travaux. Ce qu'il y a de rupin, c'est qu'en s'élevant cérébralement, elle n'a perdu aucune de ses qualités féminines et qu'elle a, au contraire, gagné en beauté.

D'autre part, elle s'est émancipée matériellement : elle n'est plus le souillon toujours en train de récurer des casseroles ou de ravauder des chaussettes. Elle n'a plus voulu se soumettre à cet esclavage et elle a eu raison.

Ici encore on a tourné la difficulté par des découvertes galbeuses : la cuisine se fait à l'électricité, conséquemment y a plus de casseroles à récurer ; y a plus de détritrus, ni de cendres, non plus que de fourneaux à faire reluire.

Ceux qui en pincent pour faire la popote chez eux n'ont donc pas de gros tintouins : ils n'ont qu'à tourner un robinet électrique et ils ont de la chaleur à gogo.

Pour ce qui est de la vaisselle, on l'expédie dans les lavoirs spéciaux où fonctionne une mécanique, inventée depuis belle lurette, qui la lave sans arias.

Au surplus, les habitudes sont modifiées grandement : la plupart du temps on boulotte dans les restaurants, soit dans des salles communes, soit dans des chambres séparées. La cuisine y est faite chouette, — elle y est sûrement meilleure que chez les bistrotts les plus huppés de la vieille société bourgeoise.

— *Alors, s'exclame l'Échalas, on s'en va briffer là-dedans au grand œil ? Suffit d'entrer, de s'asseoir et de commander pour être servi. C'est bath aux pommes ! Seulement, mince de chamailleries qu'il doit y avoir : comment fait-on pour répartir les meilleurs morceaux, les perdreaux, les poulets et les truffes... Tout le monde doit en vouloir.*

— Eh non ! Pas autant que tu crois. Y a des choses dont on mange peu et non beaucoup ; puis il y a la diversité de goûts qui fait l'harmonie ; aujourd'hui même, y a des gars qui préfèrent un bifteck à un perdreau.

Non mon cher, on ne se dispute ni les perdreaux, ni les truffes, ni les poulets. Ce qui te fait supposer ça, c'est que tu en es privé. C'est l'histoire des gosses qui entrent en apprentissage chez un pâtissier : la première semaine, ils s'empiffrent de gâteaux à s'en faire péter. Au bout de huit jours, ils sont rassasiés et n'y font pas plus attention qu'à une croûte de pain.

C'est kif-kif dans la Société de l'avenir.

Il faut d'ailleurs ajouter que le gibier lui-même, est assez en abondance pour satisfaire les envies passagères : on en a fait l'élevage en grand et, tout en le domestiquant, on a trouvé le moyen de lui garder tout son parfum, de manière à contenter les gourmets les plus tatillons.

Quant aux truffes qui te semblent un luxe épatant, on les fait pousser aussi sans grands frais et en quantités.

Et puis, si tu arrives dans un restaurant, même aujourd'hui, que tu demandes un perdreau et qu'on te dise : «il y en a plus, votre voisin mange le dernier...» tu ne vas pas sauter à la gorge du type, et lui bouffer son perdreau, — tu demandes autre chose. A plus forte raison en est-il de même dans la société harmonienne où les mœurs sont autrement douces qu'actuellement.

Les habitations peuvent être classées en deux grandes catégories : les maisonnettes, avec jardin à l'entour, où logent un groupe d'amis ou une famille. Tout le confortable possible y est empilé : eau froide, eau chaude, salle de bains, lumière, chaleur, téléphone, jusqu'à des tubes pneumatiques, par où sont expédiées des provisions d'un volume pas trop énorme.

Dans ces chalets perchent ceux qui en pincent pour le «chez soi».

D'autres habitations, en rapport avec des habitudes moins casanières, ont une vague ressemblance avec les «six étages» bourgeois, — ressemblance simplement extérieure, car à l'intérieur les chambres sont vastes et le plafond en est élevé. Puis, y a pas d'escalade à faire : les ascenseurs sont là pour vous monter et vous descendre.

Dans ces hôtels logent ceux que l'existence de famille ou de groupe ne botte pas ; leur vie est plus individuelle, car ils n'ont pas à s'occuper des menus soins de ménage auquel il faut faire face dans le premier genre d'habitations.

Inutile de dire que la domesticité y est dans le seau : y a plus de larbins ! On se rend des services mutuels, sans attacher la moindre idée d'infériorité à tel ou tel travail : c'est un échange continu de bons procédés, — maintenant on rend service aux autres : tout à l'heure c'est eux qui vous rendront service.

Ça a rudement simplifié la vie : on ne voit plus de ces pimbêches, kif-kif les poufiasses de la haute, passer leur journée à se bichonner, se faire coiffer, essayer des toilettes gondolantes. Les relations ont une simplicité galbeuse qui ensoleille l'existence.

Cette disparition du désœuvrement bourgeois a donné un rude élan à la vie artistique et intellectuelle. Il n'y a pas d'individu qui, outre une profession manuelle l'occupant quelques heures, ne s'adonne avec passion à une œuvre artistique.

Sur les théâtres, magnifiquement aménagés, des troupes d'acteurs volontaires jouent des pièces démouchetées.

De beaux bouquins, admirables comme impression, sont édités par des groupes, — toujours recrutés par affinité.

Des peintres qui, autrefois, n'auraient pas eu les moyens de se développer, donnent un libre essor à leurs aptitudes et accouchent de peintures mirobolantes. L'art officiel étant crevé avec son protecteur l'autorité, leur initiative n'est pas gênée dans les entournures par le respect du passé ou étouffée par l'enseignement des écoles.

En toutes les branches le goût s'affine, et le niveau cérébral s'élève bougrement. Là où l'individu seul ne peut parvenir à créer son œuvre, il s'associe à d'autres et de ces groupements sortent de chouettes bricoles.

Ainsi ont été fouillées et sculptées les pierres des monuments et couvertes de lumineuses décorations toutes les surfaces libres : aussi bien les murs des salles d'attente des gares que ceux des restaurants et des grands halls de réunion.

C'est ça qui est rupin, les réunions ! Y en a partout et sur tout : littérature, sciences, art, améliorations sociales, etc. Chacun grimpe à la tribune et jaspine son avis en toute liberté : y a naturellement pas de président qui lui coupe la chique. Ceux qui prennent la parole dégoisent leur boniment sans magnés ni flaffas : comme y a pas d'assiette au beurre où mettre un doigt, ils se bornent à expliquer clairement leur idée, sans chercher à fiche de la poudre dans les yeux des auditeurs.

C'est dans les réunions que les idées nouvelles sont d'abord émises. Celui qui lance une idoche dans la circulation se grouille pour grouper autour de lui des frangins qui l'approuvent. Quand il y a un noyau assez important, passent à un autre genre d'exercice : ils publient sur la question des brochures, des journaux, des placards dont ils inondent le patelin.

Si l'idée est chouette, elle fait son chemin et dès que le demi-quarteron d'initiateurs a fait assez de recrues, on s'attèle à sa réalisation. Comme y a pas d'intérêts en opposition, les résistances qui se mettent en travers d'une application nouvelle sont minimales. En tous cas, jamais la majorité ne coupe la chique à la minorité, — on ne connaît plus ces sales divisions ! Du moment qu'un groupe — ne fût-il composé que de trois pelés et d'un tondu, — a quelque chose dans le ciboulot, ceux qui ne marchent pas avec pourront leur refuser aide et appui, mais jamais ils ne seront assez maboules pour leur foutre des bâtons dans les jambes.

- Fort bien ! Tu nous jactes ça en douce. Mais les loupiots ? Je voudrais bien savoir s'ils poussent kif-kif les champignons, avec un alignement social de ce calibre ? interroge l'Échalas.
- Tu t'imagines peut-être qu'on les laisse à l'abandon et que personne ne veut s'en occuper. Que tu es cruche !

Jamais les gosses n'ont eu autant de caresses que dans la société harmonique et ça se comprend : quand ils s'amènent, aucune arrière-pensée ne refroidit la joie de leur naissance : ils ne sont jamais une charge, car les bouches nouvelles ne rognent la part de personne.

Lorsque le môme sort de sa coquille, c'est habituellement la mère qui le nourrit, secondée par des trifouillées de copines ; si la maternité ne lui dit pas, on ne lui jette pas la pierre, et l'enfant n'est pas privé de soins pour cela : il ne manque pas de bonnes femmes qui sont le contraire de ces mères insouciantes et qui ont l'instinct de la maternité rudement développé : elles se chargent du petiot et il est cajolé et dorloté, je vous dis que ça !

Quand l'enfant tient sur ses quilles, son éducation commence. Oh ! Mais, instruction et éducation n'ont rien de commun avec la dégoûtation baptisée «instruction obligatoire» par la république bourgeoise. Au lieu de chercher à gaver l'enfant, à l'empiffrer de récitation qu'il ne comprend pas, on s'occupe d'éveiller son intelligence, de l'apprendre à penser et à réfléchir.

C'est d'abord dans les «jardins d'enfants» (un truc appliqué depuis belle lurette en Allemagne) qu'il s'instruit tout en s'amusant.

Plus tard, les deux sexes toujours élevés en commun, c'est mutuellement que les jeunes gens s'instruisent ; quand une question vient sur le tapis, ils la discutent et l'approfondissent, le plus ferré sur le sujet expliquant le fourbi. Quant à celui qui fait les fonctions de professeur, il n'est pour les élèves qu'un ami plus âgé se bornant à élucider un point obscur, à le faire mieux concevoir, — mais jamais il ne se targue de son savoir, jamais il ne fait acte d'autorité, jamais n'ordonne ou n'impose une leçon ou un devoir.

- Ah bien, ce que les gosses doivent être teignes ! s'exclame l'Échalas.
- Encore une erreur ! N'ayant pas de contrainte, n'ayant aucune règle à enfreindre, les gosses ne sont plus les polissons que tu crois. Ils n'ont plus cette méchanceté hargneuse qui les portait à faire de mauvaises niches et à torturer les faibles, — se vengeant ainsi de toutes les mistouffles qu'on leur faisait endurer.

Ils sont joyeux, turbulents, mais ils ont de grands espaces à eux et leurs rigolades ne gênent personne.

Quand ils sont dans les salles d'étude, ils discutent, — c'est fort bien. L'envie leur vient d'aller se promener ou jouer, — c'est encore bien. On considérerait comme un crime de gâter les pures joies de leur premier âge par des interdictions aussi idiotes qu'inutiles...

Ah, mes amis, je vois encore des tapées de choses... Mais, tout vous dégoïser est impossible... Et puis, j'en peux plus, je suis lasse...

- Bois un coup, ma fille, ça te remettra le cœur en place !
- Au fait, la somnambule n'avait pas tort d'être éreintée ; ç'eût été mufle de la cramponner davantage.
- Tonnerre, tu nous as rudement tourneboulé avec ton histoire, réplique l'Échalas, en reposant son verre qu'il venait de siffler d'une goulée. Seulement, hélas, y a un sacré cheveu : on ne verra pas ça !

Heu, heu, qu'en sait-on ? Qui peut dire ce que nous réserve demain ?

*Ecoutez, faut jamais désespérer du temps présent : si avachi, si loin de toute grande pensée que semble le populo, faut pas croire qu'il est vidé et qu'il n'a plus rien dans les tripes. Tous les jours du sang nouveau vient vivifier l'humanité ; tous les jours de nouvelles générations poussent.
Ne désespérons pas !*

Tenez, un exemple : en 1783, peu avant sa mort, un bougre rudement épatant, Diderot, découragé, écoeuré de voir que la pourriture montait, gangrenant de plus en plus la France, prédisait la putréfaction complète : pour lui c'était un peuple foutu !

Eh bien ! Six ans après, ce peuple que Diderot avait cru masturbé, fini, vidé pour toujours, fichait la Bastille en bas, et, continuant le mouvement, faisait valser les aristos et coupait le cou au roi...

Ne désespérons pas !

Sur ce, buvons une dernière verrée à la santé de cette société galbeuse que la frangine a reluqué dans le lointain... Buvons à sa prochaine venue !...

Et maintenant, je vous plaque !

Quand j'eus dévalé de la roulotte, il était bougrement tard ; la fête était bouclée, on n'entendait sur les trottoirs que les bottes des flicards se traînaillant à la recherche d'un bistrot entr'ouvert, — pour se faire rincer.

La tête farcie de tout ce que je venais d'entendre, je me suis rentré dans ma tanière, – et toujours me revenait la question :

«Quand ça viendra-t-il ?... Quand ça viendra-t-il ?...»



Dans une version PDF N° 35 de 20 pages Faramineuse consultation sur l'avenir et introduit, dans mon style, par ce billet de blog ► Faramineuse consultation sur l'avenir... Le Père Peinard

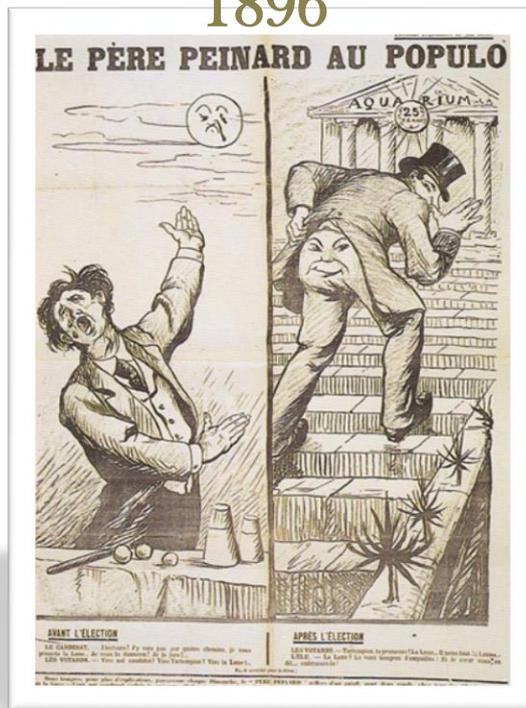
1896

De la Mère Peinarde au populo !

Émile **POUGET** « Le Père Peinard »

Le muselage universel

1896



Source ► https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Muselage_universel

Il paraît que nous sommes souverains.

Autrefois, c'étaient les rois qui avaient cette veine, aujourd'hui c'est le peuple.

Seulement, il y a un distinguo, qui n'est pas négligeable : les rois vivaient grassement de leur souveraineté, — tandis que nous crevons de la nôtre.

Cette seule différence devrait nous suffire à nous fiche la puce à l'oreille et nous faire comprendre qu'on se fout de notre fiote.

Comment, c'est nous qui remplaçons les rois et s'il plaît à un sergot de nous passer à tabac, au garde-champêtre de nous coller un procès-verbal, à un patron de nous botter le cul, tout souverains que nous soyons, nous n'avons que le droit d'encaisser... et de dire merci !

Par exemple, si cette garce de souveraineté nous rapporte peau de balle et balai de crin, y en a d'autres à qui elle profite bougrement.

Au lieu de garder ce trésor sous globe, — kif-kif une relique crétine, avec autant d’amour que si c’était trois poils de la Vierge, ou une des chaussettes de Jésus-Christ, on use de sa souveraineté... Mais on en use de la plus sale façon : on la délègue !

Et, voyez le truc miraculeux : cette souveraineté qui ne valait pas un pet de lapin quand elle était dans nos pattes, devient une source de gros bénéfices pour ceux à qui nous la déléguons.

À vue de nez, il semble que ces oiseaux-là, — nos représentants, — devraient être nos larbins, nous obéir au doigt et à l’œil, n’en faire jamais qu’à notre guise, — va te faire lanlaire !

Ces bons délégués nous font la nique et, bien loin d’accepter d’être nos larbins (ce en quoi ils n’ont pas tort, car il est toujours malpropre d’obéir), ils se posent en maîtres et nous donnent des ordres, — ce qui est crapuleux !

Eux que nous avons tirés du milieu de nous ou d’à côté, sont désormais les vrais souverains ; tout doit plier sous leurs volontés : le populo n’est plus qu’un ramassis d’esclaves !

D’où vient ce changement à vue ? De ce que notre souveraineté n’est qu’une infecte roupie, une invention des jean-foutre de la haute pour continuer à nous tenir sous leur coupe.

Voici le truc : à force d’être plumé vif par les gouvernants de l’ancienne mode, rois et empereurs, le populo a fini par y trouver un cheveu et a commencé à ruer dans le brancard.

Quand les grosses légumes ont vu que ça prenait une vilaine tournure, ils ont biaisé et on dit aux rouspéteurs : *« Vous avez raison de ne plus vouloir endurer des gouvernants de droit divin ; rois et empereurs sont des tigres altérés de sang, nous allons les foutre en l’air et le peuple prendra leur place : c’est lui qui gouvernera. »*

Cette couillonnade avait des petits airs honnêtes qui empaumèrent le populo : C’est lui qui allait être tout ! Quelle veine, bon sang ! C’est pour lors que ça ronflerait chouettement. Toutes les pourritures de l’ancien régime seraient foutues au rencard...

Tarata ! Quand on en vint à la pratique, ce fut le même tabac que l’ancien régime : les mêmes jean-foutre qui tenaient la queue de la poêle ont continué à gouverner sous le nom de république — l’étiquette seule a changé.

Bien mieux, autrefois le peuple avait le droit de groumer, — puisqu’il ne faisait qu’obéir. Tandis que, maintenant, il n’a même plus cette consolation : quand il veut protester, ses maîtres lui ferment le bec en lui disant : *« Tais ta gueule, espèce de ronchonneur ! De quoi te plains-tu ? C’est toi qui as créé ce qui est. C’est dans ta puissante souveraineté que tu as voulu être esclave. Subis ton sort en patience : pose ta chique et fais le mort, — sinon on te fusille ! »*



Y a pas à tortiller : **cette vaste blague de la souveraineté populaire est tombée rudement à pic pour nous faire perdre le nord.** Sans elle on serait arrivé à comprendre que le gouvernement est une mécanique dont tous les rouages fonctionnent dans le but de serrer la vis au populo ; puis, avec deux liards de réflexion, on aurait conclu que le meilleur usage qu'on puisse faire de cette affreuse machine, c'est de la foutre au rencard.

On en serait venu à conclure que pour avoir ses coudées franches, pour vivre sans emmerdements, faut se passer de gouvernement.

Tandis que, grâce à l'embistrouillage de la souveraineté populaire, on a eu un dada tout opposé : on a cherché, — et des niguedouilles cherchent encore, — à modifier la mécanique gouvernementale de façon à la rendre profitable au populo.

Comme d'autres se sont attelés à la découverte du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle, certains se sont mis à la recherche d'un bon gouvernement. Les malheureux ont du temps à perdre ! Il serait en effet plus facile de dégouter la boule carrée ou de faire sortir des crocodiles d'un œuf de canard que de mettre la main sur un gouvernement qui ne fasse pas de mistouffles au pauvre monde.



Ah, les jean-foutre de la haute ont été rudement marioles, en nous sacrant souverains ! On est fiers de la chose. — Y a pourtant pas de quoi faire les farauds !

Quand on rumine un tantinet, ce que ce fourbi à la manque est rigouillard : y a pas pire trouducuterie.

Pour s'en convaincre, il s'agit de regarder de près le fonctionnement de cette sacrée mystification.

Et d'abord nous n'exerçons pas notre souveraineté à propos de bottes, quand l'envie nous vient. Ah, mais non ! Les dirigeants ont réglé ta chose, — tellement que nous n'usons du fourbi qu'une fois tous les quatre ans.

Cette précaution est indispensable, paraît-il, pour nous empêcher de détériorer notre trésor : la souveraineté est un bibelot fragile, et comme le populo a les pattes gourdes, s'il la manipulait trop souvent, il la foutrait en miettes.

En ne le laissant s'en servir **qu'une fois tous les quatre ans**, pour renouveler la délégation aux députés, les grosses légumes n'ont pas le moindre avaro à craindre : **une fois la comédie électorale jouée, ils ont de la brioche sur la planche pendant quatre ans et ils peuvent s'enfiler des pots de vin et toucher des chèques à gogo.**

Voici comment s'opère l'exercice de la souveraineté.

Supposez que je sois votard :

Le dimanche que la gouvernance a choisi, à l'heure qu'elle a fixée (sans, naturellement me demander mon avis) je m'amène au bureau de vote.

Je défile entre une rangée de puotins qui s'emmerdent à vingt francs l'heure — et malgré ça palpent juste trois francs pour leur journée. Ils ont du papier plein les pattes et m'en fourrent jusque dans mes chaussettes... qui sont russes, foutre ! Car en ma qualité de votard, l'alliance russe, y a que ça de vrai !

Jusqu'ici tout votard que je sois, je ne suis pas plus souverain qu'un mouton qu'on écorche.
Attendez, ça va venir...

Dans la tripotée de bulletins dont les distributeurs m'ont farci, j'en pige un, que je roule en papillotte.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Je n'en sais foutre rien ! Le coco dont le nom est dessus m'est inconnu ; je n'ai pas été aux réunions, ça me dégoûte ; je n'ai pas lu les affiches, elles sont trop cannulantes... Quèque ça fait, j'ai confiance !

Mais, nom d'un foutre, ma souveraineté est toujours pucelle : j'en ai pas encore joué. Quoique j'aie mon bulletin dans les pattes, tout prêt à être enfourné dans l'urne, je ne suis pas encore souverain ! Je ne suis qu'une belle pochetée que la gouvernance tient sous sa coupe, que les patrons exploitent ferme et que les sergots font circuler à coups de renforcements quand il m'arrive d'être attroupe.

Ne désespérons pas ! Je serai souverain.

J'avance... Enfin, mon tour arrive ! Je montre ma carte, — car je suis en carte ; on ne peut pas être souverain sans être en carte.

Maintenant, j'ai des fourmis dans les doigts de pied : c'est sérieux, — évidemment le moment psychologique approche, — j'allonge la patte ; je tiens ma papillotte entre les deux doigts, le pouce et le chahuteur.

Et là, reluquez ma tronche !

Quelle scie qu'il n'y ait pas un photographe...

Une... deusse... Je vais être souverain !

Juste à la seconde précise où j'ouvrirai mon pouce et mon chahuteur... juste au moment où la papillotte sera lâchée, j'userai de mes facultés de souverain.

Mais, à peine aurai-je lâché mon chiffon de papier que, bernique, y aura plus rien ! Ma souveraineté se sera évanouie.

Dès lors, me voilà redevenu ce que j'étais il y a deux secondes : une simple niguedouille, une grande pochetée, un votard cul-cul, un cracheur d'impôts.

Sur ce, la farce est jouée ! Tirons le rideau...

J'ai été réellement souverain une seconde ; je le serai le même laps de temps dans quatre ans d'ici.

Or, je ne commence à user de cette roupie souveraine qu'à l'âge raisonnable de 21 ans, — c'est un acte si sérieux qu'il y aurait bougrement de danger à me le laisser accomplir plutôt, — c'est les dirigeants qui le disent, et ils s'y connaissent !

Une supposition que je moisisse sur terre jusqu'à la centaine : le jour où j'avalerai mon tire-pied j'aurais donc quatre-vingt ans de souveraineté dans la peau, — à raison d'une seconde tous les quatre ans, ça nous fait le total faramineux de vingt secondes...

Pour être large, — en tenant compte des ballotages, des élections municipales, des trouducuteries électorales qui pourraient se produire, — mettons cinq minutes !

Ainsi, en cent ans d'âge, au grand maximum, en ne laissant passer aucune occase d'user de mes droits, sur mes quatre-vingts ans de souveraineté prétendue, j'aurai juste eu cinq minutes de souveraineté effective !

Hein, les bons bougres, voulez-vous m'indiquer une bourde plus gigantesque, une fumisterie plus carabinée, une couleuvre à avaler, plus grosse que le serpent boa de la souveraineté populaire ?



Mais foutre, c'est pas tout ! Y a pas que cette unique gnolerie dans le mic-mac électoral. J'ai dit que, tout en me laissant bonne mesure ce sera rudement chique, si en cent ans d'existence, j'arrive à jouir de cinq minutes de souveraineté effective.

Encore faut-il pour que je ne sois pas trop volé, que ma souveraineté vienne à terme et ne soit pas une fausse couche.

Or, ça me pend au nez !

Me voici, sortant de poser mon papier torcheculatif dans la tinette électoral. J'ai fait « acte de citoyen » ! Mais cet « acte » ne va-t-il pas tourner en eau de boudin ?

Mon papier va-t-il servir à quelque chose ?

J'attends l'épluchage des torche-culs...

J'apprends le résultat...

Zut, pas de veine, je suis dans le dos ! L'apprenti bouffe-galette pour qui j'ai voté remporte une veste. Je suis donc blousé, dans les grands prix !

Ma souveraineté a foiré. J'aurais aussi bien fait d'aller soiffer un demi-stroc chez le bistrot. Ça m'eût fait d'avantage de profit.

Ce qui peut me consoler un brin, c'est que l'épicemar du coin, qui a eu le nez plus creux que bibi et qui a voté pour le bon candidat — c'est-à-dire pour celui qui a décroché la timballe, — est logé à si piètre enseigne que moi.

En effet, à l'Aquarium, son bouffe-galette s'aligne de telle sorte que, chaque fois qu'il vote, il est toujours dans la minorité.

Donc, mon épicemar est volé lui aussi ; **sa souveraineté est comme la mienne, — elle ne vaut pas tripette !**

Ainsi, c'est net : je vote pour un candidat blackboulé.

C'est comme si je n'avais pas voté.

Mon voisin vote pour un candidat qui se range dans la minorité.

C'est encore comme s'il n'avait pas voté !...

Et si, au lieu d'être un votard grincheux, j'avais suivi le troupeau des moutons bêlants qui ont voté pour le bidard de la majorité ?

Eh bien, je n'en aurais pas eu un radis de plus en poche ! J'aurais tout simplement la triste satisfaction de me dire que j'ai donné un coup d'épaule à un chéquard.

Dans tous ces arias, que devient ma souveraineté ?

Elle ne devient rien, mille tonnerres ! Elle reste ce qu'elle a toujours été, de la roustamponne : un attrape-nigaud, un piège à prolos, — et rien de plus, nom d'une pipe !



Comme fiche de consolation, les grosses légumes veulent nous faire gober qu'un tel fourbi a pour résultat de mettre le gouvernement dans les pattes de la majorité.

Ça, c'est encore une menterie faramineuse !

Ce n'est jamais la majorité qui gouverne. Ce serait elle que nous n'en serions pas plus heureux pour ça, attendu que tous les mic-macs gouvernementaux ne sont que des fumisteries d'escamotage : quoi qu'il en soit, je le répète : ce n'est jamais la majorité qui tient la queue de la poêle.

C'est toujours une majorité de crapules qui s'est accrochée à nos flancs — et qui s'y maintient grâce à la gnolerie du populo.

D'ailleurs pour bien se rendre compte que cette racaille n'a rien de commun avec la majorité, y a qu'à éplucher par le menu la distribution des bouffe-galette à l'Aquarium.



Supposons que la population de la France, qui est, à vue de nez, d'une quarantaine de millions, soit tassée sur une surface grande comme une page de mon almanach.

Or, il y a juste dix millions d'électeurs sur ces quarante millions d'habitants.

Pourquoi 10 millions et non pas 12 ou 18 ? Pourquoi ne commence-t-on à voter qu'à 21 ans ? Pourquoi les femmes ne sont-elles pas électeurs ? Pourquoi faut-il que les bons bougres aient des quittances de loyer pour être inscrits ? Pourquoi les soldats ne votent-ils pas ?

Ça, — ainsi que bien d'autres contradictions, — personne n'a jamais pu les expliquer, c'est la bouteille à l'encre !

Donc, y a dans toute la France que dix millions d'électeurs.

Supposons que ces couillons-là poussent en carré, kif-kif les asperges, et pour les classer prenons les chiffres de la foire électorale de 1893. Ils occuperont juste le quart de la page, soit le carré ci-dessous :

Reluquez ça, les camaros, et en un clin d'œil vous aurez constaté que c'est la minorité qui fait la pluie et le beau temps.

Le carré des abstentionnistes fait à lui seul le tiers des électeurs ; vient à côté le carré des votards dont les candidats n'ont pas décroché la timballe, — ils sont 2.458.000. Ces deux carrés réunis font plus de la moitié : ceux-là se passent de députés.

Viennent ensuite les carrés des élus : celui des socialistes est le plus maigre ; celui des réacs le suit, puis celui des radicaux. Faisant la loi à tous ceux-là nous tombons ensuite dans le trou à fumier des opportunistes et des ralliés : c'est eux les plus forts, et c'est eux qui gouvernent... et ils ne sont pas le quart des votards.

Et encore, foutre, faut-il pas crier trop haut qu'ils gouvernent ! Les 300 bouffe-galette qui représentent ces 2.300.000 votards ont en effet à balancer les 270 birbes des diverses oppositions. Seulement, y a de tels mic-macs à l'Aquarium que la plupart du temps, les députés se fichent de l'opinion de leurs électeurs autant qu'un poisson d'une pomme.

Ils votent suivant les ordres d'un ministre ou les ordres d'un distributeur de chèques. De sorte que ces 2.300.000 andouilles qui ont voté pour des bouffe-galette de la majorité, n'ont – même pas eux ! – la veine d'être représentés selon leur cœur.

En dernier ressort, c'est une douzaine de crapules qui gouvernent la France : des ministres comme Rouvier, Bailhaut ou Dupuy, des distributeurs de chèques comme Arton ou des banquiers comme Rothschild. [*NdJBL : Rappelons que ce texte date de 1896 !*]



Quant à espérer s'enquiller dans la mécanique gouvernementale, de manière à se rendre utile au populo, c'est un rêve de maboules et d'ambitieux.

C'est un sale truc que de se foutre tout rond dans un marécage pestilentiel pour se guérir des fièvres. C'est comme Gribouille qui se fichait à la Seine pour ne pas se mouiller.

D'ailleurs, on a été assez salement échaudés par des bouffe-galette qui parlaient au nom du peuple pour être guéris de la maladie votarde.

De tous les types qui avaient du poil au ventre, alors qu'ils étaient au milieu du populo, combien y en a-t-il qui, une fois élus députés, sont restés propres ?

Tolain, Nadaud, Basly et un tas d'autres ont retourné leurs vestes.

Quant à ceux qui ne se sont pas pourris complètement, ils ont pris du ventre et se sont bougrement ramollis.

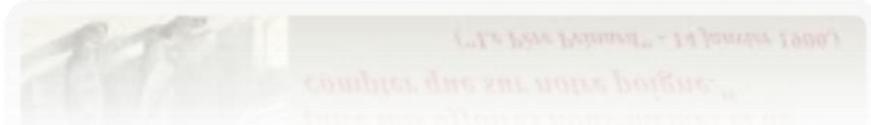
Le plus chouette est de se tenir à l'écart, de faire le vide autour des tinettes électorales. Puisqu'on nous serine que nous sommes souverains, – gardons notre souveraineté dans notre poche, ne soyons plus assez cruches pour la déléguer.

C'est pour le coup que les grosses légumes feraient une sale bobine !

Ne pouvant plus se réclamer du populo, tout leur péterait dans les mains ; les rouages gouvernementaux n'étant plus graissés par l'impôt se rouilleraient, et en peu de temps la mécanique autoritaire se déclencherait et ne fonctionnerait plus.

Ce serait pour le populo le commencement d'une riche saison de bien-être !

Émile Pouget
Almanach du Père Peinard, 1896.



Émile Pouget

L'Action directe

Bibliothèque de documentation syndicale, 1904
(p. 1--).

Source ► https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Action_directe

Ce qu'on entend par « Action directe » ;

L'Action directe est la symbolisation du syndicalisme agissant. Cette formule est représentative de la bataille livrée à l'Exploitation et à l'Oppression. Elle proclame, avec une netteté qu'elle porte en soi, le sens et l'orientation de l'effort de la classe ouvrière dans l'assaut livré par elle, et sans répit, au capitalisme.

L'Action directe est une notion d'une telle clarté, d'une si évidente limpidité, qu'elle se définit et s'explique par son propre énoncé. Elle signifie que la Classe Ouvrière, en réaction constante contre le milieu actuel, n'attend rien des hommes, des puissances ou des forces extérieures à elle, mais qu'elle crée ses propres conditions de lutte et puise en soi ses moyens d'action. Elle signifie que, contre la société actuelle qui ne connaît que le citoyen, se dresse désormais le producteur. Celui-ci, ayant reconnu qu'un agrégat social est modelé sur son système de production, entend s'attaquer directement au mode de production capitaliste pour le transformer, en éliminer le patron et conquérir ainsi sa souveraineté à l'atelier - condition essentielle pour jouir de la liberté réelle.

Négation du démocratisme

L'Action directe implique donc que la Classe ouvrière se réclame des notions de liberté et d'autonomie au lieu de plier sous le principe d'autorité. Or, c'est grâce au principe d'autorité, pivot du monde moderne - dont le démocratisme est l'expression dernière - que l'être humain, enchaîné par mille liens, tant moraux que matériels, est châtré de toute possibilité de volonté et d'initiative.

De cette négation du démocratisme, mensonger, et hypocrite, et forme ultime de cristallisation de l'Autorité, découle toute la méthode syndicaliste. L'Action Directe apparaît ainsi comme n'étant rien d'autre que la matérialisation du principe de liberté, sa réalisation dans les masses : non plus en formules abstraites, vagues et nébuleuses, mais en notions claires et pratiques, génératrices de la combativité qu'exigent les nécessités de l'heure ; c'est la ruine de l'esprit de soumission et de résignation, qui aveugle les individus,

fait d'eux des esclaves volontaires, — et c'est la floraison de l'esprit de révolte, élément fécondant des sociétés humaines.

Cette rupture fondamentale et complète, entre la société capitaliste et le monde ouvrier, que synthétise l'Action directe, l'Association internationale des Travailleurs l'avait exprimée dans sa devise : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Et elle avait contribué à faire de cette rupture une réalité en attachant une importance primordiale aux groupements économiques. Mais confuse encore était la prépondérance qu'elle leur attribuait. Cependant, elle avait pressenti que l'œuvre de transformation sociale doit se commencer par la base et que les modifications politiques ne sont qu'une conséquence des changements apportés au régime de la production. C'est pourquoi elle exaltait l'action des groupements corporatifs et, naturellement, elle légitimait le procédé de manifestation de leur vitalité et de leur influence, adéquat à leur organisme - et qui n'est autre que l'Action directe.

L'Action directe est, en effet, fonction normale des syndicats, caractère essentiel de leur constitution ; il serait d'une absurdité criante que de tels groupements se bornassent à agglutiner les salariés pour les mieux adapter au sort auquel les a condamnés la société bourgeoise - à produire pour autrui. Il est bien évident que, dans le syndicat, s'agglomèrent pour leur self-défense, pour lutter personnellement et directement, des individus sans idées sociales bien nettes. L'identité des intérêts les y attire ; ils y viennent d'instinct. Là, en ce foyer de vie, se fait un travail de fermentation, d'élaboration, d'éducation : le syndicat élève à la conscience les travailleurs encore aveuglés par les préjugés que leur inculque la classe dirigeante : il fait éclater à leurs yeux l'impérieuse nécessité de la lutte, de la révolte ; il les prépare aux batailles sociales par la cohésion des efforts communs. D'un tel enseignement, il se dégage que chacun doit agir, sans s'en rapporter jamais sur autrui du soin de besogner pour soi. Et c'est en cette gymnastique d'imprégnation en l'individu de sa valeur propre, et d'exaltation de cette valeur, que réside la puissance fécondante de l'Action directe. Elle bande le ressort humain, elle trempe les caractères, elle affine les énergies. Elle apprend à avoir confiance en soi ! A ne s'en rapporter qu'à soi ! A être maître de soi ! A agir soi-même !

Or, si on compare les méthodes en usage dans les groupements et formations démocratiques, on constate qu'elles n'ont rien de commun avec cette constante tendance à davantage de conscience, non plus qu'avec cette adaptation à l'action qui est l'atmosphère des groupements économiques. Et il n'y a pas à supposer que les méthodes en vigueur dans ceux-ci puissent se transvaser dans ceux-là. Ailleurs que sur le terrain économique, l'Action directe est une formule vide de sens, car elle est contradictoire avec le fonctionnement des agrégats démocratiques dont le mécanisme obligé est le système représentatif qui implique, à la base, l'inaction des individus. Il s'agit de faire confiance aux représentants ! De s'en rapporter à eux ! De compter sur eux ! De les laisser agir !

Le caractère d'action autonome et personnelle de la classe ouvrière, que synthétise l'Action directe, est précisé et accentué par sa manifestation sur le plan économique, où toutes les équivoques s'effritent, où il ne peut y avoir de malentendus, où tout effort est utile. Sur ce

plan se dissocient les combinaisons artificielles du démocratisme qui amalgament des individus dont les intérêts sociaux sont antagoniques. Ici, l'ennemi est visible. L'exploiteur, l'opprimeur ne peuvent espérer se dérober sous les masques trompeurs, ou illusionner en s'affublant d'oripeaux idéologiques : ennemis de classe ils sont, et tels ils apparaissent franchement, brutalement ! Ici, la lutte s'engage face à face et tous les coups portent. Tout effort aboutit à un résultat tangible, perceptible : il se traduit immédiatement par une diminution de l'autorité patronale, par le relâchement des entraves qui enserrent l'ouvrier à l'atelier, par un mieux-être relatif. Et c'est pourquoi, logiquement, s'évoque l'impérieuse nécessité de l'entente entre frères de classe, pour aller côte à côte à la bataille, faisant ensemble front contre l'ennemi commun.

Aussi, est-il naturel que, dès qu'un groupement corporatif est constitué, on puisse inférer de sa naissance que, consciemment ou inconsciemment, les travailleurs qui s'y agglomèrent se préparent à faire eux-mêmes leurs affaires ; qu'ils ont la volonté de se dresser contre leurs maîtres et n'escomptent de résultats que de leurs propres forces ; qu'ils entendent agir directement, sans intermédiaires, sans se reposer sur autrui du soin de mener à bien les besoins nécessaires. L'Action directe, c'est donc purement l'action syndicale, indemne de tout alliage, franche de toutes les impuretés, sans aucun des tampons qui amortissent les chocs entre les belligérants, sans aucune des déviations qui altèrent le sens et la portée de la lutte : c'est l'action syndicale sans compromissions capitalistes, sans les acoquinades avec les patrons que rêvent les thuriféraires de la « paix sociale » ; c'est l'action syndicale, sans accointances gouvernementales, sans intrusion dans le débat de « personnes interposées ».

Exaltation de l'individu

L'Action directe, c'est la libération des foules humaines jusqu'ici façonnées à l'acceptation des croyances imposées, c'est leur montée vers l'examen, vers la conscience. C'est l'appel à tous pour participer à l'œuvre commune : chacun est invité à ne plus être un zéro humain, à ne plus attendre d'en haut ou de l'extérieur son salut ; chacun est incité à mettre la main à la pâte, à ne plus subir passivement les fatalités sociales. L'Action directe clôt le cycle des miracles - miracles du ciel, miracles de l'État-et en opposition aux espoirs en les « providences », de quelque espèce que ce soit, elle proclame la mise en pratique de la maxime : le salut est en nous !

Cette incomparable puissance rayonnante de l'Action directe, des hommes d'opinions et de tempéraments divers l'ont reconnue, rendant ainsi hommage à cette méthode dont la féconde valeur sociale est incontestable.

C'est Keufer qui, en juin 1902, au sujet de la situation syndicale des ouvriers verriers, alors précaire, leurs organisations étant disloquées, écrivait :

« Nous ne serions Pas surpris que la politique ne soit pas étrangère à ces divisions, car trop souvent, dans les mêlées sociales, beaucoup de camarades croient à l'efficacité de l'intervention des hommes politiques dans la défense de leurs intérêts économiques.

« Nous pensons, au contraire, que les travailleurs, solidement organisés dans les syndicats et fédérations de métier ou d'industrie, acquerront une plus grande force et une autorité suffisante pour traiter avec les industriels en cas de conflits, d'une façon directe et sans autre concours que celui de la classe ouvrière qui ne lui fera pas défaut. Il faut que le prolétariat fasse ses affaires lui-même...

C'est Marcel Sembat qui, au parlement, s'exprimait comme suit :

« L'action directe ? Mais c'est tout simplement de grouper les travailleurs en syndicats et en fédérations ouvrières pour arriver ainsi, au lieu de tout attendre de l'État, de la Chambre, au lieu de tendre perpétuellement sa casquette au parlement pour qu'il y jette dédaigneusement un sou de temps en temps, à ce que les travailleurs se groupent, se concertent.

« Entente des travailleurs entre eux, action directe sur le patronat, pression sur le législateur pour l'obliger, quand son intervention est nécessaire, à s'occuper des ouvriers...

... « Nous savons - disent les syndiqués - que les mœurs précèdent la loi, et nous voulons créer les meurs par avance afin que la loi s'applique plus aisément si on nous la donne ou pour qu'on soit obligé de la voter si on nous fait trop attendre ! Car ils veulent aussi - ils ne le dissimulent Pas -forcer à l'occasion la main du législateur.

« Nous, législateurs, n'avons-nous jamais besoin que l'on nous force la main ? Nous occupons-nous toujours spontanément des maux et des abus ? N'est-il pas utile que ceux qui souffrent de ces maux, qui sont lésés par ces abus protestent et s'agitent pour attirer l'attention sur eux et imposent même le remède ou la réforme qui sont devenus nécessaires ?

« Voilà pourquoi, Messieurs, on aurait tort d'essayer de vous indisposer contre ces hommes qui prêchent l'action directe : s'ils essaient de se passer la plus possible de députés, ne leur en sachez pas mauvais gré... « Il y en a suffisamment qui ne se passent pas assez de vous pour que vous soyez satisfaits de voir des ouvriers tâcher de grouper leur classe syndicalement, en organisations économiques, et faire le plus possible leur besogne eux-mêmes... »

C'est Vandermelde écrivant dans le Peuple de Bruxelles :

«... Pour arracher au capitalisme un os dans lequel il y ait quelque moelle, point ne suffit que la classe ouvrière donne mandat à ses représentants de lutter en son lieu et place.

« Nous le lui avons dit maintes fois, mais nous ne saurions le lui dire assez, et c'est la grande part de vérité qui se trouve dans la théorie de l'action directe, on n'obtient fias de réformes sérieuses par personnes interposées...

« Or, s'il est permis de faire un reproche à cette classe ouvrière belge qui, laissée par ses exploités et ses maîtres dans l'ignorance et la misère, a donné, depuis vingt ans, tant de Preuves de vaillance et d'esprit de sacrifice, c'est, peut-être, d'avoir trop compté sur l'action

politique et sur l'action coopérative, qui exigeaient le moindre effort ; c'est de n'avoir pas assez fait pour l'action syndicale ; c'est d'avoir un peu trop cédé à cette illusion dangereuse que, le jour où elle aurait des mandataires à la Chambre, les réformes lui tomberaient comme des alouettes rôties dans la bouche... »

Ainsi, de l'avis des hommes cités ci-dessus - et aussi de notre avis à nous - l'Action directe développe le sentiment de la personnalité humaine, en même temps que l'esprit d'initiative. En opposition à la veulerie démocratique, **qui se satisfait de moutonniers et de suiveurs, elle secoue la torpeur des individus et les élève à la conscience.** Elle n'enrégimente pas et n'immatricule pas les travailleurs.

Au contraire ! **Elle éveille en eux le sens de leur valeur et de leur force,** et les groupements qu'ils constituent en s'inspirant d'elle sont des agglomérats vivants et vibrants où, sous le poids de sa simple pesanteur, de son immobilité inconsciente, le nombre ne fait pas la loi à la valeur. Les hommes d'initiative n'y sont pas étouffés et les minorités qui sont - et ont toujours été - l'élément de progrès, peuvent s'y épanouir sans entraves et, par leur effort de propagande, y accomplir l'œuvre de coordination qui précède l'action.

L'Action directe a, par conséquent, une valeur éducative sans pareille : elle apprend à réfléchir, à décider, à agir. Elle se caractérise par **la culture de l'autonomie,** l'exaltation de l'individualité, **l'impulsion d'initiative dont elle est le ferment.** Et cette **surabondance de vitalité,** d'expansion du « moi » **n'est en rien contradictoire avec la solidarité économique qui lie les travailleurs entre eux** car, loin d'être oppositionnelle à leurs intérêts communs, **elle les concilie et les renforce :** l'indépendance et l'activité de l'individu ne peuvent s'épanouir en splendeur et en intensité **qu'en plongeant leurs racines dans le sol fécond de la solidaire entente.**

L'Action directe dégage donc l'être humain de la gangue de passivité et de non-vouloir en laquelle tend à le confiner et l'immobiliser le démocratisme. **Elle lui enseigne à vouloir, au lieu de se borner à obéir, à faire acte de souveraineté, au lieu d'en déléguer sa parcelle.** De ce fait, **elle change l'axe d'orientation sociale,** en sorte que les énergies humaines, au lieu de s'épuiser en une activité pernicieuse et déprimante, trouvent dans une expansion légitime l'aliment nécessaire à leur continuel développement.

Éducation expropriatrice

Il y a une cinquantaine d'années, dans la période dix-huit cent quarante-huitarde, alors que les républicains avaient encore des convictions, ils avouaient combien était illusoire, mensonger et impuissant le système représentatif et ils cherchaient le moyen d'obvier à ses tares. Rittinghausen, trop hypnotisé par les superfétations politiques qu'il supposait indispensables au progrès humain, crut avoir trouvé la solution dans la « représentation directe ». Proudhon, au contraire, pressentant le syndicalisme, évoquait le fédéralisme économique qui se prépare et qui dépasse, de toute la supériorité de la vie, les concepts inféconds de tout le politicanisme : le fédéralisme économique qui est en gestation dans les organisations ouvrières implique la résorption par les éléments corporatifs des quelques

fonctions utiles grâce auxquelles l'État illusionne sur sa raison d'être et, en même temps, l'élimination de ses fonctions nuisibles, compressives et répressives, grâce auxquelles se perpétue la société capitaliste.

Mais, pour que cette floraison sociale soit possible, il faut qu'un travail préparatoire ait, au sein de la société actuelle, coordonné les éléments qui auront fonction de la réaliser. C'est à cela que s'emploie la classe ouvrière. De même que c'est par la base que se construit un édifice, c'est par la base que s'accomplit cette besogne interne qui est, simultanément, œuvre de désagrégation des éléments du vieux monde et œuvre de gestation de la réédification nouvelle. Il ne s'agit plus de s'emparer de l'État, non plus que de modifier ses rouages ou changer son personnel ; il s'agit de transformer le mécanisme de la production, en éliminant le patron de l'atelier ; de l'usine, et en substituant, à la production à son profit, la production en commun et au bénéfice de tous... ce qui a pour conséquence logique la ruine de l'État.

Cette œuvre d'expropriation est commencée : pied à pied elle se poursuit par les luttes quotidiennes contre le maître actuel de la production, **le capitaliste** ; ses privilèges sont sapés et amoindris, la légitimité de sa fonction directrice et maîtresse est niée, la dîme qu'il prélève sur la production de chacun, sous prétexte de rémunération du capital, est tenue pour vol. Aussi, petit à petit, est-il refoulé hors de l'atelier - en attendant qu'il en soit chassé définitivement et radicalement.

Tout cela, cette besogne intérieure qui va s'amplifiant et s'intensifiant chaque jour, c'est de l'Action directe en épanouissement. Et quand la classe ouvrière, ayant grandi en force et en conscience, sera apte à l'œuvre de prise de possession et y procédera, ce sera encore de l'Action directe !

Lorsque l'expropriation capitaliste sera en voie de réalisation, alors que les actionnaires des Compagnies de chemins de fer verront leurs titres - « parchemins » de l'aristocratie financière - **tombés à zéro,** alors que la séquelle parasitaire des directeurs et autres magnats du rail ne sera plus entretenue à rien faire, **les trains continueront à rouler...** Et cela, parce que **les travailleurs des chemins de fer seront intervenus directement :** leur syndicat, de groupement de combat, s'étant mué en groupement de production, aura désormais la charge de l'exploitation - non plus en vue de profits personnels, pas même simplement et étroitement corporatifs, mais pour le bien commun.

Ce qui se sera fait dans les chemins de fer pareillement se fera dans toutes les branches de la production.

Mais, pour mener à bien cette œuvre de liquidation du vieux monde d'exploitation, il faut que la classe ouvrière se soit familiarisée avec les conditions de réalisation du milieu nouveau, **qu'elle ait acquis la capacité et la volonté de le réaliser elle-même ;** il faut qu'elle ne table, pour faire face aux difficultés qui surgiront, **que sur son effort direct,** sur les compétences qu'elle puisera en elle, **et non sur la grâce de « personnes interposées »,**

d'hommes providentiels, d'évêques nouveau style - auquel cas l'exploitation ne serait pas extirpée et se continuerait sur un mode différent.

La Révolution est œuvre d'action quotidienne

Il s'agit donc, pour préparer la voie, d'opposer aux conceptions déprimantes, aux formules mortes, représentatives d'un passé qui persiste, des notions qui nous aiguillent vers les indispensables matérialisations de volonté. Or, ces notions nouvelles ne peuvent découler que de la mise en œuvre systématique des méthodes d'Action directe. C'est, en effet, du profond courant d'autonomie et de solidarité humaine, intensifié par la pratique de l'action, que jaillit et prend corps l'idée de substituer au désordre social actuel une organisation où il n'y ait place que pour le travail et où chacun aura libre épanouissement de sa personnalité et de ses facultés.

Cette œuvre préparatoire de l'avenir n'est, grâce à l'Action directe, nullement contradictoire avec la lutte quotidienne. La supériorité tactique de l'Action directe est justement son incomparable plasticité : les organisations que vivifie sa pratique n'ont gardé de se confiner dans l'attente, en pose hiératique, de la transformation sociale. Elles vivent l'heure qui passe avec toute la combativité possible, ne sacrifiant ni le présent à l'avenir ni l'avenir au présent. Aussi résulte-t-il, de cette aptitude à faire face simultanément aux nécessités du moment et à celles du devenir, et de cette concordance entre la double besogne à mener de front, que l'idéal poursuivi, loin d'être obscurci ou négligé, se trouve, par ce fait même, clarifié, précisé, mieux entrevu.

Et c'est pourquoi il est aussi stupide que mensonger de qualifier de « partisans du tout ou rien » les révolutionnaires qu'inspirent les méthodes de l'Action directe. Certes, **ils sont partisans de TOUT arracher à la bourgeoisie !** Mais, en attendant d'être assez forts pour accomplir cette besogne **d'expropriation générale**, ils ne restent pas inactifs et ne négligent aucune occasion de conquérir des améliorations parcellaires qui, réalisées par une diminution des privilèges capitalistes, constituent une sorte d'expropriation partielle et ouvrent la voie à des revendications de plus grande amplitude.

Il apparaît donc que l'Action directe est la nette et pure concrétion de l'esprit de révolte : elle matérialise la lutte de classes qu'elle fait passer du domaine de la théorie et de l'abstraction dans le domaine de la pratique et de la réalisation. **En conséquence, l'Action directe, c'est la lutte de classes vécue au jour le jour, c'est l'assaut permanent contre le capitalisme.**

Et c'est pour cela qu'elle est tant honnie par les politiciens - sigisbées d'un genre spécial - qui s'étaient constitués les « représentants », les « évêques » de la démocratie. **Or, si la classe ouvrière, dédaignant la démocratie, la dépasse et cherche sa voie au-delà, sur le terrain économique, que deviendront les « personnes interposées » qui s'érigeaient en avocats du prolétariat ?**

Et c'est pour cela qu'elle est encore plus honnie et réprouvée par la bourgeoisie ! Celle-ci voit sa ruine rudement accélérée par le fait que la classe ouvrière, puisant dans l'Action directe une force et une exaltation grandissante, rompant définitivement avec le passé, et se constituant par ses moyens propres une mentalité nouvelle, est en passe de réaliser le milieu nouveau.

Nécessité de l'effort

Il peut sembler paradoxal qu'il soit besoin d'exalter la nécessité de l'effort, tant la lutte contre les obstacles de tout ordre qui s'opposent à l'expansion humaine est normale.

Hors de l'action, en effet, qu'y a-t-il, sinon inertie, veulerie, acceptation passive de la servitude ? En période de dépression, d'inertie, les hommes s'abaissent au rang des bêtes de somme, ils sont des esclaves trimant sans espoir ; leurs cerveaux restent inféconds, sans vibrations, sans idées ; l'horizon est fermé ; l'avenir ne se suppose pas, ne se voit pas meilleur que le présent.

Mais, vienne l'action ! Les torpeurs se secouent, les cerveaux ankylosés fonctionnent et une énergie rayonnante transforme et féconde les masses humaines.

C'est que l'action est le sel de la vie... Ou, plus simplement et plus exactement, elle est la vie même ! Vivre, c'est agir... Agir, c'est vivre !

Le miracle catastrophique

Ce sont là des constatations banales ! Et, cependant, il est nécessaire d'y insister, de glorifier l'effort, parce qu'un enseignement déprimant a saturé la génération qui passe, l'a imprégnée de formules débilitantes. L'inutilité de l'effort a été érigée en théorie et on a prêché que toute réalisation révolutionnaire découlerait du jeu fatal des événements : la catastrophe, annonçait-on, se produirait automatiquement. Lorsque, par un processus fatidique, les institutions capitalistes seraient parvenues à leur maximum de tension. Alors, d'elles-mêmes, elles éclateraient ! L'effort de l'homme dans le plan économique était proclamé superflu, son action contre le milieu compressif dont il pâtit était affirmée inopérante. On ne lui laissait qu'un espoir : infiltrer des siens dans les parlements bourgeois et attendre l'inévitable déclenchement catastrophique.

On nous apprenait que celui-ci se produirait à son heure, mécaniquement, fatalement : la concentration capitaliste s'accomplissant par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste elle-même, le nombre des potentats du capital, usurpateurs et monopolisateurs allait toujours diminuant... si bien qu'un jour viendrait où, grâce à la conquête du pouvoir politique, les élus du peuple exproprieraient à coups de lois et de décrets la poignée de grands barons du Capital.

Dangereuse et déprimante illusion que cette attente passive en la venue du messie-révolution ! En combien d'ans ou de siècles seront conquis les pouvoirs publics ? Et puis,

à les supposer conquis, à ce moment le nombre des magnats du Capital aura-t-il tant diminué ? En admettant même que la trustification ait absorbé la bourgeoisie moyenne, s'en suivra-t-il que celle-ci aura été rejetée dans le prolétariat ? Ne lui aura-t-on pas, plutôt, fait une place dans les trusts et le nombre des parasites vivant sans produire ne se trouvera-t-il pas au moins égal à ce qu'il est aujourd'hui ? Si oui, n'est-il pas à supposer que les bénéficiaires de la vieille société résisteront aux lois et décrets d'expropriation ?

Autant de problèmes qui se posent et devant lesquels la classe ouvrière se trouverait impuissante, ne sachant que faire, si elle avait eu le tort de continuer à s'hypnotiser dans l'espoir d'une révolution survenant sans effort direct de sa part.

La prétendue « loi d'airain »

En même temps qu'on nous leurrerait avec cette croyance messianique en la Révolution, pour nous déprimer davantage, pour mieux nous persuader qu'il n'y avait rien à tenter, rien à faire, pour nous plonger plus complètement dans la crasse de l'inaction, on nous endoctrinait avec la « loi d'airain des salaires ». On nous apprenait qu'en vertu de cette inéluctable formule (due surtout à Ferdinand Lassalle), dans la société actuelle tout effort est perdu, toute action vaine, car les répercussions économiques ont tôt fait de rétablir le niveau de misère au-dessus duquel ne peut émerger le prolétariat.

En vertu de cette loi d'airain - dont on faisait alors la pierre angulaire du socialisme - il était proclamé que **« le salaire moyen ne saurait normalement dépasser le taux strictement nécessaire à la vie de l'ouvrier »**. Et on disait : **« Ce taux est réglé par l'unique pression capitaliste et celle-ci peut même le faire descendre au-dessous du minimum nécessaire à la subsistance de l'ouvrier... La seule règle du taux des salaires est l'abondance ou la rareté de la main-d'œuvre... »**

Pour preuve de l'inexorable fonctionnement de cette loi des salaires, on comparait l'ouvrier à une marchandise : si, au marché, il y a abondance de pommes de terre, elles sont à bon compte ; s'il y a rareté, elles renchérisent... **De même en est-il de l'ouvrier, affirmait-on : son salaire varie avec l'abondance ou la pénurie de la chair à travail !**

Contre l'enchaînement logique de ce raisonnement absurde, nulle objection ne s'élève ; aussi la loi des salaires peut-elle être tenue pour exacte... tant que l'ouvrier consent à être une marchandise ! Tant que, pareil à un sac de pommes de terre, il reste passif, inerte, et subit les fluctuations du marché... Tant qu'il courbe l'échine, endure toutes les avanies patronales,... la loi des salaires fonctionne. **Mais, il en va autrement dès qu'une lueur de conscience anime l'ouvrier-pomme de terre. Quand, au lieu de se confire en inertie, veulerie, résignation et passivité, l'ouvrier prend conscience de sa valeur humaine, s'imprègne d'esprit de révolte ; quand il vibre, énergique, volontaire, actif ; quand, au lieu de rester sottement accolé à ses semblables (telle une pomme de terre à côté de ses pareilles), il entre en contact avec eux, réagit avec eux, de même qu'ils réagissent sur lui ; quand le bloc ouvrier se vivifie, s'anime... Alors, le ridicule équilibre de la loi des salaires est rompu.**

Un facteur nouveau : la volonté ouvrière !

Un élément nouveau apparaît sur le marché du travail : la volonté ouvrière. Et cet élément, inconnu quand il s'agit de fixer le prix d'un boisseau de pommes de terre, influe sur la fixation du salaire ; son action peut être plus ou moins grande, suivant le degré de tension de la force ouvrière, qui est une résultante de l'accord des volontés individuelles vibrant à l'unisson - mais, forte ou faible, elle est incontestable.

La cohésion ouvrière dresse alors, contre la puissance capitaliste, une force capable de lui résister. L'inégalité des deux adversaires - incontestable quand l'exploiteur n'avait en face de lui qu'un ouvrier isolé - s'atténue proportionnellement au degré de cohérence atteint par le bloc ouvrier. La résistance prolétarienne, latente ou aiguë, est désormais de tous les jours ; les conflits entre le travail et le capital s'avivent, grandissent en acuité. Le travail ne sort pas toujours victorieux de ces luttes partielles ; cependant, même quand il est battu, il y a encore profit pour les ouvriers en lutte : leur résistance a entravé la compression patronale et, souvent même, a obligé le patron à concéder une partie des réclamations formulées. En ce cas se vérifie le caractère de haute solidarité du syndicalisme : du résultat de la lutte bénéficient des faux frères, des inconscients, et les grévistes se satisfont de la joie morale d'avoir combattu pour le mieux-être général.

Que la cohésion ouvrière fasse hausser les salaires, les théoriciens de la « loi d'airain » le concèdent d'assez bonne grâce. Les faits sont tellement tangibles qu'il leur serait difficile d'y apporter une sérieuse dénégation. Mais, ils objectent que, parallèlement à l'accroissement des salaires, se manifeste un renchérissement du coût de la vie, de telle sorte que la puissance de consommation de l'ouvrier ne s'accroît pas et que le bénéfice de son plus haut salaire se trouve, de ce fait, annulé.

Il y a des circonstances où cette répercussion se constate ; mais cette montée du coût de la vie, en rapport direct avec la montée du salaire, n'a pas une constance telle qu'elle puisse s'ériger en principe. D'ailleurs, quand ce renchérissement se produit, il est - dans la plupart des cas - la preuve que le travailleur, après avoir lutté en qualité de producteur contre son patron, a négligé de se défendre en qualité de consommateur. Très souvent, c'est la passivité de l'acheteur à l'égard du commerçant, du locataire à l'égard du propriétaire, etc., qui permet aux propriétaires, commerçants, etc., de récupérer par des augmentations sur l'ouvrier, en tant que consommateur, le bénéfice des améliorations qu'il a acquises en tant que producteur.

Au surplus, l'irréfutable démonstration que le taux du salaire n'a pas pour inéluctable conséquence un renchérissement parallèle de la vie est faite dans les pays à courtes journées et à hauts salaires : La vie y est moins coûteuse et moins restreinte que dans les pays à longues journées et à bas salaires.

Le salaire et le coût de la vie

En Angleterre, aux États-Unis, en Australie, la durée quotidienne du travail est souvent de huit heures (neuf heures au plus), le repos hebdomadaire y est pratiqué, les salaires y sont plus élevés que chez nous. Malgré cela, la vie y est plus facile. D'abord, du fait qu'en six jours de travail, ou mieux en cinq et demi (le travail étant suspendu, dans la plupart des cas, l'après-midi du samedi) l'ouvrier gagne pour se suffire pendant les sept jours de la semaine ; ensuite parce que, en règle générale, le coût des choses nécessaires à l'existence y est moindre qu'en France, ou tout au moins à meilleur compte, relativement aux taux du salaire^{III}.

Ces constatations infirment la « loi d'airain ». Elles l'infirment d'autant mieux qu'il est impossible de prétendre que les hauts salaires des pays en question sont la simple conséquence d'une pénurie de bras. Aux États-Unis, et aussi en Australie, tout comme en Angleterre, le chômage sévit âprement. Il est donc évident que si, en ces pays, les conditions de travail sont meilleures, c'est qu'il entre dans leur établissement un facteur autre que l'abondance ou la rareté de bras : la volonté ouvrière ! Ces conditions meilleures sont le résultat de l'effort ouvrier, de la volonté prolétarienne se refusant à accepter une vie végétative et limitée, et c'est par la lutte contre le Capital qu'elles ont été conquises. Cependant, les batailles économiques qui ont amélioré ces conditions, pour violentes qu'elles aient été, n'ont pas créé une situation révolutionnaire : elles n'ont pas dressé, face à face, en ennemis, le travail contre le Capital. Les travailleurs n'y ont pas, au moins dans l'ensemble, acquis leur conscience de classe ; leurs aspirations ont, jusqu'ici, été trop limitées à une meilleure adaptation au sein de la société actuelle. Mais, les temps changent ! Cette conscience de classe qui leur manquait, Anglais, Yankees, etc., sont en passe de l'acquérir.

Si de l'examen des pays à hauts salaires et à courtes journées on passe à l'examen de nos régions paysannes où, sûrs de trouver une population ignorante et docile, nombre d'industriels installent leurs usines, le phénomène contraire se constate : les salaires y sont très bas et les conditions de travail excessives. C'est que, ici, la volonté ouvrière étant en léthargie, la pression capitaliste détermine seule les conditions de travail ; l'ouvrier s'ignorant et ne connaissant pas sa force est encore réduit à l'état de « marchandise », de sorte que la prétendue « loi des salaires » fonctionne contre lui, sans aucun contrepoids. Mais qu'une flamme de révolte vienne vivifier cet exploité et la situation sera modifiée ! Il va suffire que la poussière humaine, qui a été jusque-là la masse prolétarienne, se coagule en un bloc syndical pour que la pression patronale soit neutralisée par une force - faible et inhabile aux débuts - mais qui grandira vite en puissance et en conscience.

Ainsi, il se vérifie, à la lumière des faits, combien est illusoire et mensongère cette prétendue loi des salaires. « Loi d'airain » on l'a baptisée ? Allons donc ! Elle n'est même pas une loi de caoutchouc ! Le malheur est que plus graves qu'une simple erreur de raisonnement ont été les conséquences de l'infiltration dans le monde ouvrier de cette formule fatidique. Que de souffrances et de déceptions elle a engendrées ! Trop longtemps, hélas, la classe ouvrière a paressé et somnolé sur ce décevant oreiller. C'était un enchaînement logique ; **La théorie de l'inutilité de l'effort engendrait l'inaction.** Puisque était proclamée la stérilité de l'acte, l'inanité de la lutte, l'impossibilité d'une amélioration immédiate, toute velléité de

révolte était étouffée. **En effet, à quoi bon combattre, si l'effort est d'avance reconnu vain et infructueux, si l'on sait courir à un échec ?** Puisque dans la bataille ne doivent se récolter que des horions - sans espoir d'un léger profit - ne vaut-il pas mieux rester tranquille ?

Et c'est la thèse qui domina ! La classe ouvrière s'accommoda d'une apathie qui faisait le jeu de la bourgeoisie. Aussi lorsque, sous la pression des circonstances, les ouvriers étaient acculés à un conflit, la lutte n'était acceptée qu'à regret ; on en vint à tenir la grève pour un mal qu'on subissait, faute de ne pouvoir l'éviter, et auquel on se résignait, sans espoir que de son issue favorable puisse sortir une amélioration réelle.

L'excès du mal n'est pas ferment de révolte !

Parallèlement à cette croyance néfaste en l'impossibilité de briser le cercle de fer de la « loi des salaires », et comme une déduction excessive, tant de cette « loi que de la confiance en la venue fatale de la Révolution par le jeu normal des événements, sans intervention de l'effort des travailleurs, certains se réjouissaient s'ils constataient le grandissement de la « paupérisation », l'accroissement de la misère, de l'arbitraire patronal, de l'oppression gouvernementale, etc. À entendre ces pauvres raisonneurs, de l'excès de mal devait jaillir la Révolution ! Donc, toute recrudescence de misères, de calamités, etc., leur semblait un bien, rapprochait de l'heure fatidique. Erreur folle ! Absurdité ! L'abondance des maux - quelle que soit leur espèce - n'a d'autre résultat que de déprimer ceux qui en pâtissent. Il est d'ailleurs facile de s'en rendre compte. Au lieu de se payer de phrases, il suffit de regarder et d'observer autour de soi.

Quelles sont les corporations où l'activité syndicale est la plus accentuée ? Ce sont celles où, la durée du travail n'étant pas exagérée, les camarades peuvent, leur besogne finie, vivre une vie de relation, aller aux réunions, s'occuper des affaires communes ; ce sont celles où le salaire n'est pas réduit à une modicité telle que tout prélèvement pour une cotisation, un abonnement à un journal, l'achat d'un livre équivaut à la suppression d'une miche sur la table.

Au contraire, dans les métiers où la durée et l'intensité du travail sont excessives, quand l'ouvrier sort du bagne patronal, il est « tué » physiquement et cérébralement ; alors, il n'a que le désir, avant de rentrer chez lui, pour manger et dormir, d'avalier quelques gorgées d'alcool, afin de se secouer, se remonter, se donner un coup de fouet. Il ne songe pas à aller au syndicat, à fréquenter les réunions, il n'y peut pas songer tant son corps est moulu de fatigue, tant son cerveau déprimé est inapte à fonctionner. De même, de quel effort est capable le malheureux dégringolé dans la misère endémique, le loqueteux que le manque de travail et les privations ont élimé ? Peut-être, dans un soubresaut de rage, esquissera-t-il un geste de révolte... mais ce sera un geste sans récidive ! La misère l'a vidé de toute volonté, de tout esprit de révolte.

Ces constatations - qu'il est loisible à chacun de vérifier et de multiplier - sont l'infirmité de cette étrange théorie que l'excès de misère et d'oppression est un ferment de révolution. Le contraire est seul exact, seul vrai ! L'être faible, dont le sort est précaire, qui a une vie restreinte, qui est matériellement et moralement esclave, n'osera regimber sous

l'exploitation ; par crainte du pire, il se recroquevillera, ne tentera aucun mouvement, aucun effort et croupira dans sa situation douloureuse. Il en va autrement de celui qui par la lutte s'est fait homme, qui, ayant une vie moins étroite, a l'esprit plus ouvert, et qui, ayant regardé son exploiteur en face, se sait son égal.

C'est pourquoi les améliorations partielles n'ont pas pour résultat d'endormir les travailleurs ; au contraire, elles sont pour eux un réconfort et un excitant à réclamer et exiger davantage. Le mieux-être, qui est toujours une conséquence de la manifestation de la force prolétarienne - soit que les intéressés l'arrachent de haute lutte, soit que la bourgeoisie juge prudent et habile, pour atténuer les chocs qu'elle prévoit ou redoute, de faire des concessions - a pour résultat d'élever la dignité et la conscience de la classe ouvrière, et aussi - et surtout ! — d'accroître et d'accentuer sa combativité. En émergeant de la misère physiologique et intellectuelle, la classe ouvrière s'affine ; elle acquiert une sensibilité plus grande, ressent davantage l'exploitation qu'elle subit et a d'autant plus la volonté de s'en libérer ; elle acquiert aussi une vision plus nette de l'opposition irréductible qu'il y a entre ses intérêts et ceux de la classe capitaliste. Mais, pour si importantes qu'on les suppose, les améliorations de détail ne peuvent suppléer à la Révolution, en faire l'économie : l'expropriation capitaliste reste nécessaire, pour que soit réalisable la libération complète. En effet, à supposer qu'on parvienne à comprimer fortement les bénéfices du capital, à annihiler en partie le rôle néfaste de l'État, il est improbable que cette compression puisse atteindre à zéro. Les rapports n'auraient pas changé pour cela : il y aurait encore, d'un côté, des salariés, des gouvernés, de l'autre, des patrons, des dirigeants.

Il est évident que les conquêtes partielles (pour si importantes qu'on les suppose et quand bien même elles rogneraient fort les privilèges) n'ont pas pour conséquence de modifier les rapports économiques, qui sont ceux de patron à ouvrier, de dirigeant à dirigé. Donc, persiste la subordination du travailleur, à l'égard du Capital et à l'égard de l'État. Donc, il s'ensuit que le problème social reste entier et que la « barricade » qui sépare les producteurs des parasites vivant d'eux n'est pas déplacée, encore moins aplanie. Pour si courte que puisse devenir la durée du travail, pour si haute que soit la paye, pour si « confortable » que soit l'usine au point de vue hygiène, etc., tant que subsisteront les rapports de salariant à salarié, de gouvernant à gouverné, il y aura deux classes, lutte de l'une contre l'autre. Et ce combat gagnera en acuité et en étendue, au fur et à mesure que la classe exploitée et opprimée, grandissant en force et en conscience, aura une notion plus exacte de sa valeur sociale : par conséquent, au fur et à mesure qu'elle s'élèvera, qu'elle s'éduquera, qu'elle s'améliorera, c'est avec toujours davantage d'énergie qu'elle sapera les privilèges de la classe antagoniste et parasitaire.

Et ce jusqu'au déclenchement général ! Jusqu'au jour où la classe ouvrière, après avoir préparé en son sein la rupture finale, après s'être aguerrie par de continuelles et de plus en plus fréquentes escarmouches contre son ennemi de classe, sera assez puissante pour donner l'assaut décisif... **Et ce sera l'Action directe portée à son maximum : la Grève Générale !**

Ainsi, en résumé, l'examen précis des phénomènes sociaux nous permet de nous inscrire en faux contre la théorie fataliste qui proclame l'inutilité de l'effort et contre la tendance à supposer que le mieux puisse sortir d'un excès de mal. Au contraire, d'une vision nette de ces phénomènes se dégage la notion d'un processus d'action grandissante : nous constatons que les reculades de la bourgeoisie, les conquêtes parcellaires réalisées sur elle accentuent l'esprit de révolte ; et nous constatons aussi que, de même que la vie engendre la vie, l'action engendre l'action.

Force et violence

L'Action directe, manifestation de la force et de la volonté ouvrière, se matérialise, suivant les circonstances et le milieu, par des actes qui peuvent être très anodins, comme aussi ils peuvent être très violents. C'est une question de nécessité, simplement.

Il n'y a donc pas de forme spécifique de l'Action directe. Certains, très superficiellement informés, l'expliquent par un abattage copieux de carreaux. Se satisfaire d'une semblable définition - réjouissante pour les vitriers - serait considérer cet épanouissement de la force prolétarienne sous un angle vraiment étroit ; ce serait ramener l'Action directe à un geste plus ou moins impulsif, et ce serait négliger d'elle ce qui fait sa haute valeur, ce serait oublier qu'elle est l'expression symbolique de la révolte ouvrière.

L'Action directe, c'est la force ouvrière en travail créateur : c'est la force accouchant du droit nouveau - faisant le droit social !

La force est l'origine de tout mouvement, de toute action et, nécessairement, elle en est le couronnement. La vie est l'épanouissement de la force et, hors de la force, il n'y a que néant. Hors d'elle, rien ne se manifeste, rien ne se matérialise.

Pour mieux nous leurrer et nous tenir sous leur joug, nos ennemis de classe nous ont seriné que la justice immanente n'a que faire de la force. Billevesées d'exploiteurs du peuple ! Sans la force, la justice n'est que duperie et mensonges. De cela, le douloureux martyrologe des peuples au cours des siècles en est le témoignage : malgré que leurs causes fussent justes, la force, au service des puissances religieuses et des maîtres séculiers, a écrasé, broyé les peuples ; et cela, au nom d'une prétendue justice qui n'était qu'une injustice monstrueuse. Et ce martyrologe continue !

Minorité contre minorité

Les masses ouvrières sont toujours exploitées et opprimées par une minorité parasitaire qui, si elle ne disposait que de ses forces propres, ne pourrait maintenir sa domination un jour, une heure ! Cette minorité puise sa puissance dans le consentement inconscient de ses victimes : ce sont celles-ci - source de toute force - qui, en se sacrifiant pour la classe qui vit d'elles, créent et perpétuent le Capital, soutiennent l'État.

Or, pas plus aujourd'hui qu'hier, il ne peut suffire, pour abattre cette minorité, de disséquer les mensonges sociaux qui lui servent de principes, de dévoiler son iniquité, d'étaler ses crimes. Contre la force brutale, l'idée réduite à ses seuls moyens de persuasion est vaincue d'avance. C'est que l'idée, la pensée, tant belle soit-elle, n'est que bulle de savon si elle ne s'étaye pas sur la force, si elle n'est pas fécondée par elle.

Donc, pour que cesse l'inconscient sacrifice des majorités à une minorité jouisseuse et scélérate, que faut-il ?

Qu'il se constitue une force capable de contrebalancer celle que la classe possédante et dirigeante tire de la veulerie et de l'ignorance populaires. Cette force, il appartient aux travailleurs conscients de la matérialiser : le problème consiste, pour ceux qui ont la volonté de se soustraire au joug que les majorités se créent, à réagir contre tant de passivité et à se rechercher, s'entendre, se mettre d'accord.

Cette nécessaire besogne de cohésion révolutionnaire se réalise au sein de l'organisation syndicale : là se constitue et se développe une minorité grandissante qui vise à acquérir assez de puissance pour contrebalancer, d'abord, et annihiler, ensuite, les forces d'exploitation et d'oppression.

Cette puissance, toute de propagande et d'action, œuvre d'abord pour éclairer les malheureux qui, en se faisant les défenseurs de la classe bourgeoise, continuent l'écœurante épopée des esclaves, armés par leurs maîtres pour combattre les révoltés libérateurs. Sur cette besogne préparatoire, on ne saurait concentrer trop d'efforts. Il faut, en effet, bien se pénétrer de la puissance de compression que constitue le militarisme. Contre le peuple sans armes se dressent en permanence ses propres fils supérieurement armés. Or, les preuves historiques abondent montrant que tous les soulèvements populaires qui n'ont pas bénéficié, soit de la neutralité, soit de l'appui du peuple en capote qu'est l'armée ont échoué. C'est donc à paralyser cette force inconsciente, prêtée aux dirigeants par une partie de la classe ouvrière qu'il faut tendre continuellement.

Ce résultat obtenu, il restera encore à briser la force propre à la minorité parasitaire - qu'on aurait grand tort de tenir pour négligeable. Telle est, dans ses grandes lignes, la besogne qui incombe aux travailleurs conscients.

La violence inéluctable

Quant à prévoir dans quelles conditions et à quel moment s'effectuera le choc décisif entre les forces du passé et celles de l'avenir, c'est du domaine de l'hypothèse. Ce qu'on peut certifier, c'est que des tiraillements, des heurts, des contacts plus ou moins brusques l'auront précédé et préparé. Et, ce qu'on peut affirmer aussi, c'est que les forces du passé ne se résoudront pas à abdiquer et se soumettre. Or, c'est justement cette résistance aveugle au progrès inéluctable qui a, trop souvent dans le passé, marqué de brutalités et de violences la réalisation des progrès sociaux. Et on ne saurait trop le souligner : la responsabilité de ces violences n'incombe pas aux hommes d'avenir. Pour que le peuple se décide à la révolte

catégorique, il faut que la nécessité l'y accule ; il ne s'y résout que lorsque toute une série d'expériences lui ont prouvé l'impossibilité d'évoluer par les voies pacifiques et - même en ces circonstances - sa violence n'est que la réplique, bénigne et humaine, aux violences excessives et barbares de ses maîtres.

Si le peuple avait des instincts violents, il ne subirait pas vingt-quatre heures de plus la vie de misères, de privations, de dur labeur - panachée de scélératesses et de crimes - qui est l'existence à laquelle l'oblige la minorité parasitaire et exploiteuse. Pas n'est besoin, à ce propos, de recourir à des explications philosophiques, de démontrer que les hommes naissent « ni bons ni mauvais » et qu'ils deviennent l'un ou l'autre suivant le milieu et les circonstances. La question se résout par l'observation quotidienne : il est indubitable que le peuple, sentimental et d'humeur douce ; n'a rien de la violence endémique qui caractérise les classes dirigeantes et qui est le ciment de leur domination - la légalité n'étant que la couche légère d'un badigeonnage d'hypocrisie destiné à masquer cette foncière violence.

Le peuple, déprimé par l'éducation qu'on lui inculque, saturé de préjugés, est obligé de faire un considérable effort pour s'élever à la conscience. Or, même quand il y est parvenu, loin de se laisser emporter par une légitime colère, il obéit au principe du moindre effort ; il cherche et suit la voie qui lui paraît la plus courte et la moins hérissée de difficultés. Il en est de lui comme des eaux qui, suivant la pente, vont à l'océan, ici paisibles, là grondantes, selon qu'elles rencontrent peu ou prou d'obstacles.

Certes, il va à la Révolution, malgré les entraves que les privilégiés accumulent sur sa route ; mais il y va avec des soubresauts et des hésitations qui sont la conséquence de son humeur paisible et de son désir d'éviter les solutions extrêmes. Aussi, lorsque la force populaire, brisant les obstacles qui s'opposent à elle, passe en ouragan révolutionnaire sur les vieilles sociétés, c'est qu'on ne lui a pas laissé d'autre moyen d'expansion. Il est, en effet, incontestable que, si cette force eut pu s'épanouir sans encombre, en vertu du principe du moindre effort, elle ne se fût pas extériorisée en actions violentes et se fût manifestée pacifiquement, majestueuse et calme. Le fleuve qui, dans une lenteur olympienne et irrésistible, roule paisiblement vers la mer n'est-il pas formé des mêmes molécules liquides qui, coulant en torrents au travers des vallées encaissées, emportaient furieusement les obstacles qui s'opposaient à leur cours ? Ainsi en est-il de la force populaire.

Illusion des palliatifs

Mais, de ce que le peuple ne recourt pas à la force par plaisir, il serait dangereux d'espérer suppléer à ce recours en usant de palliatifs d'essence parlementaire et démocratique. Il n'y a donc pas de mécanisme de votation - ni le référendum, ni tout autre procédé qui prétendrait dégager la dominante des desiderata populaires - grâce auquel on puisse escompter faire l'économie de mouvements révolutionnaires. Se bercer de semblables illusions, ce serait retomber dans les douloureuses expériences du passé, alors que les vertus miraculeuses attribuées au suffrage universel concentraient l'espoir général. Certes, il est plus commode de croire à la toute-puissance du suffrage universel, ou même du

référendum, que de voir la réalité des choses : cela dispense d'agir - mais, par contre, cela ne rapproche pas de la libération économique.

En dernière analyse, il faut toujours en revenir à l'aboutissant inéluctable : le recours à la force !

Cependant, de ce qu'un quelconque procédé de votation, de référendum, etc., est inapte à révéler l'étendue et l'intensité de la conscience révolutionnaire, de même qu'à suppléer au recours à la force, il n'en faut pas conclure contre leur valeur relative. Le référendum, par exemple, peut avoir son utilité. En certaines circonstances, rien de mieux que d'y recourir. Par lui, il est commode - pour des cas posés avec précision et netteté - de dégager l'orientation de la pensée ouvrière. D'ailleurs, les organisations syndicales savent en user, quand besoin est (aussi bien celles qui, ne s'étant pas encore dégagées complètement de l'emprise capitaliste, se réclament de l'interventionnisme étatique, que celles qui sont nettement révolutionnaires). Et ce, depuis longtemps ! Ni les unes, ni les autres, n'ont attendu pour cela qu'on prétende l'ériger en système et qu'on cherche à faire de lui un dérivatif à l'Action directe.

Il est donc absurde d'arguer que le référendum s'oppose à la méthode révolutionnaire - de même le serait-il de prétendre qu'il est son complément inéluctable. Il est un mécanisme du calcul des quantités, insuffisant pour la mesure des qualités. C'est pourquoi il serait imprudent d'escompter qu'il puisse être un levier capable d'ébranler les bases de la société capitaliste. Sa pratique, même si elle s'accroît, ne suppléera pas aux initiatives nécessaires et à la vigueur indispensable lorsque sonneront les heures psychologiques.

Il est enfantin de parler de référendum, quand il s'agit d'action révolutionnaire, telle la prise de la Bastille... Si, au 14 juillet 1789, les Gardes françaises n'étaient pas passées au peuple, si une minorité consciente n'eut pas donné l'assaut à la forteresse... si on eut voulu, au préalable, préjuger du sort de l'odieuse prison par un référendum, il est probable qu'elle boucherait encore l'entrée du faubourg Antoine.

L'hypothèse émise à propos de la prise de la Bastille peut s'appliquer à tous les événements révolutionnaires : qu'on les soumette à l'épreuve d'un référendum hypothétique et on déduira des conclusions semblables. Non ! Il n'y a pas de panacée suffragiste ou référendiste qui puisse suppléer au recours à la force révolutionnaire. Mais, il faut nettement préciser la question : ce recours à la force n'implique pas l'inconscience de la masse. Au contraire ! Et il est d'autant plus efficace que celle-ci est douée d'une conscience plus éclairée.

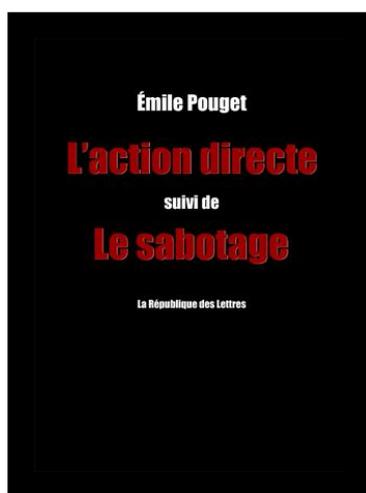
Pour que la révolution économique que la société capitaliste porte dans ses flancs éclore enfin et aboutisse à des réalisations, pour que des mouvements de recul et de féroce réaction soient impossibles, il faut que ceux qui besognent à la grande œuvre sachent ce qu'ils veulent et comment ils le veulent. Il faut qu'ils soient des êtres conscients et non des impulsés ! Or, la force numérique, ne nous y méprenons pas, n'est vraiment efficace, au point de vue révolutionnaire, que si elle est fécondée par l'initiative des individus, leur

spontanéité. Par elle-même, elle n'est rien d'autre qu'un amoncellement d'hommes sans volonté, qu'on pourrait comparer à un amas de matière inerte subissant les impulsions qui lui sont transmises du dehors.

Ainsi, il s'avère que l'Action directe, tout en proclamant inéluctable l'emploi de la force, prépare la ruine des régimes de force et de violence, pour y substituer une société de conscience et de concorde. Et cela parce qu'elle est la vulgarisation, dans la vieille société d'autoritarisme et d'exploitation, des notions créatrices qui libèrent l'être humain : développement de l'individu, culture de la volonté, entraînement à l'action.

Aussi est-on amené à conclure que l'Action directe, outre sa valeur de fécondation sociale, porte en soi une valeur de fécondation morale, car elle affine et élève ceux qu'elle imprègne, les dégage de la gangue de passivité et les excite à s'irradier en force et en beauté.

-
1. Sur le dire d'observateurs superficiels, bien des personnes acceptent sans contrôle et répètent de même que « la vie est chère » aux pays cités ci-dessus. Ce qui est exact, c'est que les objets de luxe y sont très coûteux ; la vie de « relations » y est très onéreuse ; par contre, tout ce qui est de première nécessité y est à bon compte. D'ailleurs, ne sait-on pas que, des États-Unis, par exemple, nous arrivent du blé, des fruits, des conserves, des produits manufacturés, etc., qui (malgré la majoration que leur fait subir le coût du transport et aussi malgré les droits de douane) viennent concurrencer, sur notre marché, les produits similaires ? Il est donc bien évident que ces produits ne se vendent pas, aux États-Unis, à des prix supérieurs... Bien d'autres faits probants seraient à évoquer. Le cadre d'une brochure ne le permet pas.



Adieu l'Émile je t'aimais bien, tu sais...

LECTURES COMPLÉMENTAIRES AD HOC & CONNEXES EN VERSION PDF ;

3 textes essentiels de Pierre-Joseph Proudhon (1809 - 1865) ;

1. Du Principe Fédératif, Pierre-Joseph Proudhon ;
2. Du Principe d'Autorité - Pourfendre les Malthusiens ;
3. Qu'est-ce que la Propriété ? Ou RECHERCHES SUR LE PRINCIPE DU DROIT ET DU GOUVERNEMENT, Premier Mémoire (1840) ;

Écrits Choisis Anarchistes de Sébastien Faure

L'Anarchisme de la Théorie à la pratique Pensée et Pratique Anarchistes avec Errico Malatesta

De la théorie à la pratique anarchiste avec Rudolph Rocker

3 FEMMES ANARCHISTES ;

1. Louise Michel (1830 - 1905) De la Commune à la pratique anarchiste
2. Un (autre) regard anarchiste sur la vie avec Emma Goldman, 1869 - 1940
3. Voltaire de Cleyre ; Une anarchiste américaine (1886 - 1912)

Dieu et l'État, Michel Bakounine - 1ère édition française de 1882

La Conquête du Pain de Pierre Kropotkine, 1892 Nouvelle Version - Préfacé par Élisée Reclus

L'entraide, un facteur de l'évolution - Pierre Kropotkine, 1902 version anglaise (1906 version française)

Champs, usines et ateliers - Pierre Kropotkine, 1910

Nouvelle version du Discours de la servitude volontaire d'Étienne de la Boétie 1548 - préambule de Résistance 71 & François Rabelais

Manifeste Politique de Résistance 71 ;

Manifeste pour la société des sociétés Octobre 2017, annoté en mai 2018

Toutes les versions PDF (68) dans cette page spéciale de mon blog ► [LES PDF DE JBL1960](#)